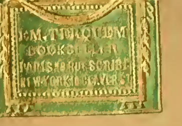
E. RICHEBOURG



AMUSANTES

MARS


E.M. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS RUE SCRIBE
N. YORK BEAVER ST

LES

SOIRÉES AMUSANTES

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

LES SOIRÉES AMUSANTES

PREMIÈRE SÉRIE

CONTES D'HIVER

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

III

MARS

Deuxième Édition



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

L'HÉRITAGE

D'UN MANIAQUE

I

A quelques kilomètres de la petite ville de Châtillon, sur la rive gauche de la Seine, s'élève, fier et imposant encore, malgré ses murs dégradés et ses tours démantelées, le château de Marangy. Curieuse épave du moyen âge, il raconte à celui qui l'interroge la puissance des princes bourguignons, l'histoire de la féodalité. Ses ponts-levis subsistent toujours; mais les ronces envahissantes

ont nivelé ses fossés profonds, la mousse et le lichen cachent les meurtrières de ses murs, et sur les remparts, derrière les parapets crénelés, on ne voit plus briller au soleil les casques et les hallebardes des sentinelles. Le silence a remplacé le bruit des armes. On n'entend plus les cris de guerre d'autrefois ; le vigneron, qui ne regarde plus le château avec effroi, chante joyeusement en travaillant sa vigne.

En 1840, le château de Marangy était habité par M. Jérôme Bonardin. C'était un grand vieillard, très-maigre, et qui portait admirablement ses soixante-dix hivers. Il avait le front large, les yeux vifs, et dans le sourire quelque chose de fin et de bon tout à la fois. Rien dans son caractère et ses actions ne démentait la bienveillance empreinte sur sa figure. On disait, en parlant de lui,

dans le pays, qu'il ne connaissait pas le chiffre de sa fortune. C'est un vieil avare, ajoutaient entre eux les paysans.

La bourse de M. Bonardin s'était cependant ouverte pour plus d'un. Mais les apparences étaient bien un peu contre lui : il vivait si économiquement !... Pourquoi le voyait-on toujours si mal vêtu? Certes, son pantalon et sa veste ronde de gros droguet, jadis vert, n'auraient pas fait envie au plus pauvre du canton.

Le vieux Bonardin avait gagné beaucoup d'argent, on le savait ; il ne possédait au soleil, pour tout bien, que le château et quelques arpents de vigne. Qu'avait-il donc fait de son capital? Était-il converti en rentes? ou bien, enfermé dans des sacs, se trouvait-il entassé dans quelque caveau? On l'ignorait. Les

avis étaient partagés ; mais tout le monde s'accordait à dire que M. Bonardin laisserait à ses héritiers plus d'un million de fortune.

Fils d'un notaire des environs de Dijon, Jérôme Bonardin avait quitté le pays bourguignon à l'âge de vingt ans pour aller achever à Paris ses études de droit. Il travailla assez consciencieusement pendant la première année, ce qui ne l'empêcha pas de découvrir qu'il n'avait aucun goût pour la chicane et les cinq codes.

Il cessa peu à peu de fréquenter l'Ecole de droit. En revanche, il passa tout son temps au milieu des musées ; il s'était pris d'une belle passion pourles beaux-arts en général et la peinture en particulier. Il songeait sérieusement à se faire recevoir comme élève dans l'atelier d'un maître, lorsque son père, ins-

truit de sa conduite, lui envoya sa malédiction en lui annonçant qu'il lui retirait sa modique pension de soixante-quinze francs par mois. La lettre du sévère tabellion atterra Jérôme; mais il eut beaucoup moins de chagrin d'avoir encouru la disgrâce de son père que de se voir dans l'impossibilité d'apprendre à se servir des couleurs et du pinceau. Il pouvait se repentir, retourner à l'École de droit et mériter ainsi le pardon paternel; il n'en eut même pas la pensée. Cependant il fallait vivre; Jérôme ne se dissimula pas que, ne sachant absolument rien faire, il courait grand risque de mourir de faim. Cette perspective peu rassurante le força à se souvenir de la Bourgogne, où il avait mangé pendant vingt ans le pain bis de son père, où le vin était bon et ne coûtait pas cher. Alors il se demanda

s'il ne serait pas raisonnable en quittant Paris qui ne lui promettait rien de bon pour l'avenir.

— Mais, se dit-il, que ferai-je là-bas? Mon père me recevra certainement fort mal; peut-être même me fermera-t-il sa porte au nez. Réflexion faite, je préfère mourir de faim ici que d'ennui dans mon village. Et puis, qui sait? la fortune est capricieuse, les hasards sont grands : qu'un seul me serve et je suis sauvé.

C'était édifier son espoir avec des matériaux peu solides; mais quand on a vingt et un ans, on ne se montre pas bien exigeant.

Un matin Jérôme fouilla toutes ses poches et s'aperçut qu'elles étaient vides; il se rappela que la veille il avait dépensé ses derniers sous.

— Je crois que le moment est venu de trouver une bourse pleine

de louis, se dit-il assez gaiement.

Il sortit de sa chambre et flâna jusqu'au soir dans les rues de son quartier. Il avait espéré qu'un camarade le rencontrant, l'emmènerait dîner avec lui. Mais, en général, les amis ne se montrent guère quand on a besoin d'eux.

Jérôme revint chez lui avec une mine fort piteuse. Il avala un grand verre d'eau, croyant tromper sa faim, et se mit au lit. Le lendemain il sortit de bonne heure; sa tête était aussi pleine de pensées bizarres que son estomac était vide. Sur la place du Châtelet, il rencontra un petit ramoneur qui mordait à belles dents dans un énorme morceau de pain. Il lui sembla qu'à cette vue sa faim augmentait, et il se prit à envier le sort de l'enfant. Il s'éloigna rapidement et se dirigea du côté du Palais-Royal. Il entra

dans le jardin et s'assit sur un banc; ses jambes affaiblies commençaient à fléchir sous son corps. Au bout d'un instant, une jeune mère, tenant dans ses bras une petite fille de deux à trois ans, vint s'asseoir près de lui. Il regarda la petite fille, la trouva jolie, et se mit à jouer avec elle tout en causant avec la mère. Les enfants aiment qu'on les amuse, ils s'attachent vite à ceux qui les caressent. La petite fille tendit les bras à Jérôme ; il la prit et la fit sauter sur ses genoux. La mère heureuse souriait en le voyant faire.

Elle avait sur elle des dragées, la petite le savait bien, elle plongea sa main mignonne dans la poche aux bonbons et la retira pleine. Ne croyez pas que, gourmande comme beaucoup d'autres enfants, elle s'empressa de porter les dragées à sa bouche... Elle les regarda un ins-

tant, et, en riant, les fourra presque de force dans la bouche de son nouvel ami. Celui-ci rougit; à jeun depuis près de quarante-huit heures, il était bien tenté de croquer les dragées, mais un reste de fausse honte le retenait. La maman avait vu l'action de son enfant et riait de tout son cœur.

— Oh! ma petite Claire a bon cœur! s'écria-t-elle en laissant éclater sa joie.

Et, rayonnante, elle pressa l'enfant dans ses bras.

Jérôme mangea les dragées.

Pour un estomac affamé, c'était un maigre déjeûner ; il lui sembla, cependant, qu'il était complétement rassasié.

— Allons, pensa-t-il, je ne suis pas tout à fait abandonné de Dieu ; il m'a envoyé un de ses anges.

Il sentit renaître son courage un

instant abattu et se retrouva fort tout d'un coup.

Quand la mère voulut quitter le jardin, la petite Claire pleura parce qu'il fallait se séparer de son ami. Jérôme comprit que le seul moyen de la consoler était d'accompagner la mère jusqu'à sa demeure. La jeune femme habitait rue de Provence. Pendant le trajet, mademoiselle Claire s'endormit ; il put donc quitter la jeune mère à la porte de sa maison sans avoir à redouter un nouveau désespoir de l'enfant.

Comme il allait s'éloigner, une grande affiche jaune attira son attention. Il lut ces mots imprimés en grosses lettres : Vente après décès. Et, plus bas : Beau mobilier, livres rares, bijoux, tableaux, etc., etc... La vente venait de commencer. Jérôme ne put résister au désir de voir les tableaux dont il était

question sur l'affiche. Il monta au premier étage de la maison et entra dans un vaste appartement encombré déjà d'une foule d'acheteurs mêlés, sans doute, à beaucoup de curieux comme lui. Dans un salon, il vit une quarantaine de tableaux, petits et grands, richement èncadrés. Il passa devant eux en les regardant dédaigneusement. Il pensait, intérieurement, que les sculptures des cadres et leur dorure valaient beaucoup mieux que les toiles. Mais, dans une encognure, un petit tableau captiva tout-à-coup son attention ; il en étudia les détails avec soin et l'admira franchement. Tout absorbé qu'il était, il ne s'aperçut point qu'à deux pas de lui, un petit vieillard assez mal vêtu l'observait curieusement. Au bout d'un instant, ce personnage s'étant rapproché du tableau, demanda à Jérôme :

— Que pensez-vous de cette peinture, monsieur ?

— C'est une belle œuvre, répondit le jeune homme.

— Croyez-vous qu'elle ait de la valeur ?

— Oh ! s'écria Jérôme, je ne m'y connais guère ; mais je suis persuadé qu'elle ne sera pas vendue ce qu'elle vaut.

— Vous parlez de ce tableau avec bien de l'enthousiasme, jeune homme... Vous êtes artiste, sans doute?

— Hélas ! non, fit Jérôme avec un soupir.

— Je comprends... vous n'êtes pas riche ; sans fortune, les arts sont difficiles à cultiver. Revenons à cette peinture ; pensez-vous qu'elle soit l'œuvre d'un maître ?

— Je n'oserais pas l'affirmer, monsieur; cependant...

— Voyons, dites.

— Eh bien, à ce dessin correct, à ces airs de tête et surtout à ce coloris, cette touche délicate, je dirais presque...

— Achevez.

— Je me trompe probablement.

— Qu'importe !

— Je dirais presque que je reconnais la manière de Greuze.

— Bah ! fit le vieillard d'un air étonné. Après tout, vous pourriez bien ne pas vous tromper, ajouta-t-il en souriant.

Quelques minutes plus tard, le tableau lui était adjugé pour la somme de cinquante francs. Il le mit sous son bras, et comme il s'en allait, il fit signe à Jérôme de le suivre. Quand ils furent dans la rue :

— Jeune homme, dit-il, vous êtes intelligent, vous me plaisez. Chaque fois qu'un sentiment sympathique m'a poussé vers quelqu'un, je l'ai

écouté ; je n'ai jamais eu à m'en repentir. Si vous le voulez, vous serez mon ami.

Jérôme balbutia un remercîment.

— Je me nomme Joseph Mareigne ; je suis marchand de tableaux et de curiosités, continua le vieillard. Si vous voulez m'accompagner jusque chez moi, rue Saint-Honoré, vous y verrez certaines toiles qui ne manquent pas de valeur. Le Greuze que je viens d'acheter ne sera pas déplacé près d'elles.

— Ah ! c'est donc un Greuze? s'écria Jérôme.

— Des plus authentiques.

— Je l'aurais parié.

— Il ne sortira pas de chez moi s'il n'est payé au moins quinze cents francs.

Jérôme ouvrit de grands yeux étonnés.

— Quel bénéfice ! fit-il ; vous de-

vez gagner énormément d'argent ?

— Pas toujours, répondit le vieillard. Comme toutes les industries, la mienne a ses difficultés. Pour gagner sa vie, dans ce métier de revendeur ou de bric-à-brac, — on nous appelle souvent ainsi, — il faut le connaître.

— Vous avez raison ! s'écria Jérôme avec chaleur, et, pour bien le connaître, il faut être presque un artiste.

— Et ajouter à certaines qualités de ce dernier l'esprit du négoce, reprit le marchand de curiosités avec un fin sourire.

La boutique de Joseph Mareigne, dans laquelle Jérôme fut introduit, était encombrée d'objets d'art, riches, précieux et d'une grande rareté. C'étaient des bronzes curieux reproduisant, en petit, les plus beaux chefs-d'œuvre de l'antiquité et du

moyen âge; c'étaient des sujets en ivoire merveilleusement sculptés, des coupes finement ciselées, des tableaux, véritables chefs-d'œuvre de toutes les écoles, des pendules, des meubles de prix de toutes les époques.

— Je suis au milieu d'un musée! s'écria Jérôme avec admiration.

— Ce que vous voyez ici n'est que pour la vente courante, dit le marchand; mon vrai musée est au premier, dans une vaste pièce que j'ai transformée en magasin. Tout à l'heure je vous y conduirai.

— Mais seulement dans ce que j'ai sous les yeux il y a une fortune...

— Modeste.

— Et vous trouvez des acquéreurs pour tout cela? fit Jérôme naïvement.

— Sans doute.

— Des artistes ?

— Non. Je n'ai guère affaire qu'à des amateurs. Ceux-ci appartiennent à toutes les nations, l'Angleterre surtout. Venez, continua-t-il, je vais vous présenter à ma femme. Vous voulez bien dîner avec nous, n'est-ce pas ? En dînant nous causerons.

On devine si Jérôme s'empressa d'accepter.

Madame Mareigne attendait son mari dans l'arrière-boutique où une table était servie. Elle accueillit fort gracieusement le jeune homme.

— J'ai une faim de loup affamé, dit le marchand. Et vous ? demanda-t-il en s'adressant à Jérôme.

Celui-ci sentit le rouge lui monter au front.

— J'ai très-faim, répondit-il.

— Eh bien donc, à table et mangeons.

Tout en dévorant les mets qu'on lui servait, au grand contentement de son amphitryon, Jérôme songeait aux divers événements qui avaient marqué dans sa vie et principalement dans cette journée où il était sorti le matin de chez lui, profondément découragé, avec des pensées de suicide dans la tête. Il voyait passer devant ses yeux, souriante, la figure de l'enfant qu'il avait rencontrée au Palais-Royal.

— Sans cette petite fille qui m'a rendu la foi qui m'avait abandonné, où serais-je maintenant ? se disait-il.

Et un frisson courait par tout son corps.

— J'avais compté sur le hasard, continuait-il. Si ce n'est pas lui qui m'a conduit sur le banc où la mère est venue s'asseoir avec son enfant, si ce n'est pas lui qui a voulu que j'accompagnasse cette femme jusque

chez elle, c'est évidemment la main de Dieu qui m'a dirigé. Dieu !... Il veille sur moi. Oh ! je crois en lui !

La voix du marchand l'arracha brusquement à ses réflexions.

— Vous n'êtes pas artiste, m'avez-vous dit ; que faites-vous à Paris ?

— Vous vous êtes montré pour moi bienveillant et bon, répondit Jérôme ; je me croirais indigne de l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant chez vous, si je ne vous témoignais une entière confiance. Je ne veux rien vous cacher.

Et, sans rien omettre, il raconta son histoire.

— Pauvre jeune homme ! fit madame Mareigne attendrie.

— Votre cœur est bon et votre tête aussi, quoique un peu folle, dit le vieillard en riant. Maintenant, que pensez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore.

— Vous avez des connaissances, de belles dispositions ; voulez-vous rester avec moi ? Je vous apprendrai ma partie.

Des larmes de reconnaissance et de joie mouillèrent les yeux de Jérôme. Il eut l'intention de se mettre à genoux devant le marchand pour le remercier. Celui-ci l'en empêcha.

— C'est bien, c'est bien, dit-il avec sa brusque bonhomie, vous me remercierez plus tard. Tâchez seulement que je sois content de vous.

Le lendemain, Jérôme Bonardin s'installait en qualité de commis dans la maison du marchand de curiosités.

Deux ans plus tard, Joseph Mareigne lui dit :

— Mon cher Jérôme, ce que j'espérais de toi s'est réalisé et au-delà ;

à partir d'aujourd'hui, je te donne un intérêt dans mes affaires.

De ce moment, Jérôme commença à comprendre qu'il lui était possible de s'enrichir. Après deux nouvelles années, son maître lui dit encore :

— Jérôme, je t'envoie à Amsterdam où nous allons établir une maison semblable à celle-ci. Je te fais mon associé.

Quelques jours après, Jérôme partait pour la Hollande. Grâce à lui la nouvelle maison prospéra et put faire envie à celle de Paris. Le vieux Mareigne se frottait les mains de plaisir.

— L'élève est devenu plus fort que le maître, disait-il. Jérôme a le génie de notre commerce. Il a un œil, un flair... Rien ne lui échappe, il trouve tout.

Cependant Jérôme n'oubliait pas sa famille ; il avait écrit plusieurs

lettres à son père. Mais il n'avait reçu qu'une réponse très-froide et fort peu paternelle. « Si tu fais tes affaires, tant mieux, lui disait le sévère notaire. Je ne désire qu'une chose, c'est que tu n'aies jamais besoin de moi. » Ce qui voulait dire assez clairement : Oublie que tu as un père. Jérôme fut affreusement peiné de tant de sécheresse de cœur. Avec le temps il se consola un peu. Il avait également écrit à son frère et à sa sœur, plus jeunes que lui de plusieurs années ; mais ils n'avaient pas seulement daigné lui répondre.

— Les miens m'abandonnent, s'était-il dit, c'est bien cruel à penser quand mon cœur plein d'affection s'élance vers eux. Mais, parce qu'ils ne m'aiment pas, ce n'est point une raison pour fermer mon cœur.

Et toute cette affection qu'il avait

besoin de répandre autour de lui se porta sur des étrangers. Par un sentiment dont il est inutile de faire l'éloge, il voulut que la petite fille du Palais-Royal occupât dans son cœur la plus belle place. Il était convaincu qu'il lui devait son bonheur.

Un jour, après quinze ans d'absence, Jérôme revint à Paris pour quelques jours. Il avait quarante ans alors. L'enfant dont il avait mangé les bonbons autrefois était devenue une grande et belle jeune fille. Mademoiselle Claire allait épouser un honnête ouvrier graveur qu'elle aimait. Jérôme venait pour assister au mariage. Il venait encore pour remettre aux jeunes époux une somme de vingt mille francs. C'est lui qui dotait la jeune fille.

L'année précédente, son père était mort; il l'avait appris par son frère

qui, au moment de partager le modeste héritage du notaire, s'était vu forcé de lui écrire afin de lui demander une procuration. Jérôme avait répondu en envoyant à son frère un acte par lequel il renonçait à la succession de son père. Et, depuis, il n'avait plus entendu parler ni de son frère ni de sa sœur.

Bien des années après, Jérôme Bonardin revenait en Bourgogne et prenait possession du château de Marangy dont il venait de faire l'acquisition. Depuis longtemps Joseph Mareigne et sa digne femme n'étaient plus. Jérôme était devenu un vieillard : il approchait de la soixantaine. Il avait abandonné les affaires avec plaisir pour revenir au pays natal où il voulait passer tranquillement ses derniers jours.

Son frère, sa sœur et leurs enfants — ils avaient chacun un fils

— accoururent près du châtelain. Ils le serrèrent dans leurs bras à l'étouffer tout en versant de fausses larmes. Jérôme feignit de croire à la sincérité de leurs démonstrations; il les reçut avec plus de politesse que de tendresse et ne les invita point à revenir le voir. Cela ne les empêcha pas de se montrer fort assidus auprès d'un parent qui avait la réputation d'être millionnaire.

Au commencement de notre récit, nous avons dit qu'elle était l'opinion des paysans bourguignons sur leur compatriote Jérôme Bonardin. Mais ce qui avait été surtout un objet de grande curiosité pour eux, ce qui avait donné lieu aux commentaires les plus étranges, c'est que dans les premières années de son séjour à Marangy, le vieux Bonardin faisait souvent des voyages qui duraient un et quelquefois deux

mois. On savait qu'il se rendait à Paris, et les parents, qui tremblaient de perdre son héritage, se demandaient : — « Que peut-il donc faire à Paris si longtemps? » Chaque fois qu'il revenait à Marangy, Jérôme ramenait avec lui une ou plusieurs caisses clouées avec beaucoup de soin.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandaient les curieux. Que renferment donc ces grandes boîtes?...

Mais comme le vieux Bonardin ne disait jamais un mot de ses affaires, les paysans, ne pouvant rien savoir, tâchaient de se dédommager en se livrant aux suppositions les plus absurdes. Ils continuaient à saluer bien bas l'homme devenu riche; mais ils cherchaient à incriminer ses actes, et les propos méchants allaient leur train. C'était le triomphe de l'envie!...

Au retour d'un de ses voyages, Jérôme Bonardin ne rentra pas seul dans son château : une jeune fille de quinze à seize ans, couverte d'habits de deuil, le suivait.

Ce fut un événement, tout le pays s'étonna; les commères jouèrent de la langue. Le frère, la sœur et les neveux jetèrent les hauts cris; ils voyaient l'héritage leur échapper. Dès le lendemain ils accoururent au château. Jérôme fut accablé de questions au sujet de la jeune fille; il feignit de ne pas deviner la pensée de ses parents, il les remercia même de l'intérêt qu'ils voulaient bien témoigner à une pauvre orpheline qui n'avait plus que lui seul au monde. Il leur raconta comment, un jour qu'il allait mourir de faim à Paris, une petite fille appelée Claire lui avait mis dans la bouche une poignée de dragées, et comment

sa position avait tout-à-coup changé. Il ajouta :

— Claire s'était mariée; elle vécut heureuse pendant des années; son mari, ouvrier honnête et laborieux, avait amassé une petite fortune. La maison dans laquelle son capital était engagé fit faillite il y a un an; ce fut un coup terrible pour lui. Il en mourut. Sa veuve, brisée par la douleur, ne pouvait lui survivre. Dernièrement, je reçus ces mots : « Venez vite, je vais mourir. » Je partis. Claire est morte en me serrant la main.

Ici la voix du vieillard s'affaiblit et de grosses larmes mouillèrent ses joues ridées.

— Son âme s'est envolée heureuse vers le ciel, car je lui avais promis de veiller sur le sort de sa fille bien-aimée, ajouta-t-il. J'ignore si Dieu me réserve encore bien des jours;

mais je ne m'endormirai pas du dernier sommeil sans avoir préparé, sinon assuré, le bonheur de l'enfant de Claire.

Bonardin cessa de parler. Les parents applaudirent en faisant la grimace et s'en allèrent furieux contre l'étrangère qui pouvait leur voler l'héritage convoité.

II

Un matin M. Bonardin se dit :

— Il y a un an que je ne suis pas allé à Paris; il faut que je fasse encore une fois ce voyage. Ce sera le dernier, probablement, car je me sens faible, usé, et la mort ne tardera pas à venir me trouver.

Il ouvrit un secrétaire, et prit, dans un tiroir, un portefeuille qu'il

vida sur une table. Il compta quinze cents francs en billets de banque.

— Quinze cents francs, dit-il; je n'ai économisé que cela depuis mon dernier voyage, c'est peu. Mais je n'ai rien refusé à Juliette; elle aime les pauvres, elle a toujours eu quelque chose à leur donner. Pour elle, je fais des folies : je veux qu'elle soit mise aussi richement que les dames du pays. Une toilette fraîche et jolie lui va si bien!... Elle est vraiment belle, ma Juliette. Ah! ah! fit-il en riant, si je suis avare, comme ils le disent tous, ce n'est pas pour elle. Chère petite, elle ne me demande jamais rien, mais j'ai soin de prévenir tous ses désirs. Il ne lui manque qu'une chose : un mari, car elle a dix-neuf ans.

M. Bonardin mit les billets de banque dans sa poche, prit sa canne,

un gros jonc à pomme d'or, et descendit au jardin où il trouva sa fille adoptive qui brodait sous une charmille.

Juliette, avec son plus gracieux sourire, souhaita le bonjour à son protecteur.

— Ma mignonne, lui dit-il, je vais m'absenter pour quelques jours.

Le visage de la jeune fille s'attrista.

— Ce voyage est donc bien nécessaire? demanda-t-elle.

— Oui, je ne puis m'en dispenser.

Juliette jeta ses bras autour du cou du vieillard, l'embrassa tendrement et lui dit :

— Ayez bien soin de vous, cher père. Et puis revenez vite. Quand vous êtes loin de moi, vous le savez, je ne puis être heureuse, je souffre.

— Sois sans inquiétude, ma Juliette. A mon tour, je te recom-

mande de ne rien te refuser en mon absence. As-tu de l'argent?

— Est-ce que j'en manque jamais?

— Je voudrais bien voir que tu en manquasses; que diraient les pauvres gens du pays? Tu es leur providence, ma mignonne.

— Et vous leur bienfaiteur. Ils le savent, ils vous aiment et vous bénissent.

— Allons, que je t'embrasse encore une fois, et au revoir.

M. Bonardin partit.

Le lendemain , son frère et sa sœur, qui le savaient absent, arrivèrent au château. Ils parurent très-contrariés lorsque la jeune fille leur eut dit que M. Bonardin était parti depuis la veille et qu'il ne reviendrait que dans quelques jours.

— Nous étions venus pour passer toute la journée avec notre excellent

Jérôme, dit la sœur. Savez-vous où il est allé ?

— A Paris, je pense.

— Faire un si long voyage à son âge ! Notre cher frère n'a pas assez soin de sa santé. Il faut que des affaires importantes... Vous savez sans doute ce qui l'appelle à Paris, mademoiselle ?

— Non, je l'ignore.

— C'est étonnant ; nous croyions qu'il n'avait rien de caché pour vous ; car il vous aime beaucoup, notre frère Jérôme.

— Comme si j'étais sa fille, dit Juliette avec émotion. Oh ! il n'a pas affaire à une ingrate !...

— Mijaurée ! va, murmura l'excellente sœur de M. Bonardin.

Elle pensait : Sans cette petite péronnelle, après la mort de mon mari j'aurais pu venir m'installer au châ-

teau et je saurais tous les secrets de mon frère.

— Je vais vous faire servir à déjeûner, dit Juliette.

Et elle sortit pour donner des ordres.

— On dirait vraiment qu'elle est ici chez elle, dit M. Bonardin.

— Ne m'en parlez pas, mon frère; j'en suis outrée. Si nous n'y prenons garde, cette Juliette, avec ses airs de n'y pas toucher, est très-capable de nous frustrer de l'héritage de Jérôme.

— Ce serait monstrueux. Notre frère ne fera pas cela.

— Ne vous y fiez pas trop, Philippe. L'amitié que Bonardin nous témoigne ne me paraît pas bien sincère; il est rusé comme un vieux renard, et j'ai bien peur que nous ne lui ayons pas fait oublier complètement le passé.

En ce moment, la vieille domestique de leur frère vint les prier de passer dans la salle à manger. .

Sur la table il n'y avait que deux couverts ; Juliette, par discrétion, n'avait pas voulu déjeûner avec le frère et la sœur de son protecteur. Ceux-ci interprétèrent mal la réserve de la jeune fille.

Après le déjeûner, ils demandèrent où était mademoiselle Juliette. La gouvernante répondit qu'elle était au jardin. Le frère et la sœur échangèrent un regard d'intelligence.

— Elle nous laisse libres, dit Philippe, profitons du moment.

— Nous ne sommes venus que pour cela, reprit sa sœur. Commençons nos recherches.

Ils sortirent de la salle à manger, traversèrent une grande salle ornée de fresques assez bien conservées, représentant les principaux épisodes

de la vie de Charles le Téméraire, et se trouvèrent dans une longue galerie sur laquelle donnaient plusieurs portes. Aucune n'était fermée à clef; ils purent donc visiter l'une après l'autre toutes les pièces ouvrant sur cette galerie. C'était un spectacle assez triste de voir ces grandes chambres nues dont les boiseries vermoulues tombaient en poussière; il en sortait une odeur âcre et fétide qui repoussait; de profondes lézardes rayaient les plafonds humides et l'on ne voyait plus que par places les dorures à moitié effacées. Nos deux visiteurs, un peu désappointés, quittèrent cette partie du château, abandonnée depuis longtemps, et revinrent au point d'où il étaient partis, en suivant un couloir circulaire très-étroit. La première porte qu'ils ouvrirent les conduisit dans la chambre de leur frère.

Ils continuèrent leurs recherches. Les clefs étaient sur les meubles; ils n'hésitèrent pas à ouvrir les portes, à fouiller les tiroirs; mais ils furent pleinement convaincus que si Jérôme cachait des sacs d'or et d'argent, ce n'était pas dans sa chambre. Ils allaient se retirer fort mécontents de n'avoir pu satisfaire leur curiosité, lorsque Philippe Bonardin découvrit, dans un angle de la chambre, une porte dissimulée dans les moulures de la boiserie. Du doigt il l'indiqua à sa sœur.

— Enfin ! s'écria-t-elle, le trésor est là, nous l'avons découvert !

Tous deux se précipitèrent de ce côté; mais cette fois il n'y avait pas de clef pour ouvrir, il n'y avait pas même apparence de serrure. Ils se regardèrent avec stupéfaction.

— Nous en serons pour nos peines, ma sœur, dit Philippe.

— Mon frère, je ne quitterai pas le château que nous n'ayons ouvert cette porte.

M. Philippe remua la tête en signe de découragement.

— Je n'en connais pas le moyen, dit-il.

— Il y a un secret, cherchons-le.

Et leurs mains, devenues tremblantes par l'émotion qu'ils éprouvaient, se promenèrent de long en large sur la porte. Au bout de quelques minutes, la femme poussa un cri de joie. Sa main avait fait tourner une feuille de chêne sculptée sur le bois, et avait mis à découvert un petit bouton de cuivre. Elle le pressa légèrement ; un bruit sec se fit entendre dans la muraille et la porte s'ouvrit. Mais alors ils eurent honte de ce qu'ils venaient de faire, et restèrent immobiles devant la porte sans oser en franchir le seuil.

— Ma sœur, dit M. Philippe, si vous voulez me croire, nous refermerons cette porte et nous nous retirerons.

— Est-ce que vous avez peur, mon frère ?

— Non, mais...

— Vous tremblez. C'est montrer bien peu de force pour un homme. Que craignez-vous ?

— Si l'on nous surprenait ?...

— Cette Juliette ! Oh ! je saurais bien lui imposer silence. L'occasion de voir les richesses de Jérôme est trop belle pour que nous la laissions échapper. Alors, suivez-moi.

Elle prit la main de son frère et l'entraîna dans la chambre qu'elle venait d'ouvrir, où elle espérait lui montrer des tas d'or. Nouveau désappointement ! Cette pièce, assez mal éclairée, était entièrement vide. Aux angles des murs, les araignées

tissaient tranquillement leurs toiles depuis deux siècles peut-être.

— Rien, rien ! murmura la sœur de Jérôme.

— C'est étrange, fit le frère.

— Notre frère serait-il donc moins riche qu'on ne le dit?

— C'est bien possible.

— Mais alors, nous serions indignement trompés !

— C'est vrai.

Leurs yeux s'étaient peu à peu habitués à la demi-obscurité qui régnait autour d'eux. Tout-à-coup leurs regards s'arrêtèrent sur une porte haute et large, que l'ombre leur avait cachée jusqu'alors. Oh ! cette fois ils n'en pouvaient douter, les immenses richesses de Jérôme Bonardin étaient derrière cette porte. Sans cela pourquoi serait-elle couverte, se croisant les unes sur les autres, de ces larges bandes de fer?

Pourquoi, si l'avare n'avait pas son trésor là, trois énormes serrures fermeraient-elles une porte inutile ?

Voilà ce que pensaient le frère et la sœur. Et bouches béantes, écarquillant les yeux, ils regardaient comme deux corps pétrifiés la porte bardée et ses lourdes serrures.

Nous ne saurions dire au juste combien de temps ils restèrent en contemplation devant cette porte étrange ; mais lorsqu'ils se retrouvèrent dans la salle à manger, il était nuit.

— Eh bien, ma sœur, êtes-vous satisfaite? demanda M. Philippe.

— Satisfaite ! vous moquez-vous de moi, mon frère?

— Nous savons que le trésor existe, n'est-ce pas assez?

— Non; j'aurais voulu voir tomber ces affreuses serrures. Vous comptez donc pour rien le bonheur

de contempler des richesses qui doivent nous appartenir?

— Voir briller et ruisseler sous ses yeux des monceaux d'or sans avoir le droit d'y toucher, c'est un plaisir qui devient aisément un supplice.

— Mon cher frère, dit-elle en baissant la voix et en jetant de côté un coup d'œil méfiant, vous êtes bien simple en vérité. Après la mort de Jérôme, pourriez-vous me dire à qui doit revenir son immense fortune?

— A nous.

— Donc ses richesses nous appartiennent. Croyez-vous que si un de ses sacs d'or me tombait sous la main, je me ferais un scrupule de l'emporter?

— Ce serait mal, ma sœur.

Elle haussa les épaules.

— J'ai une conscience comme vous, mon frère, dit-elle.

— Beaucoup plus large et plus facile, ma sœur.

— Ai-je jamais fait du tort à mon semblable?

— Je ne dis pas cela; mais enfin vous en feriez bien à Jérôme sans vous trouver coupable.

— Notre frère est riche et nous sommes pauvres; or, le riche doit donner aux pauvres.

— Il ne nous donne guère, dit M. Philippe en souriant.

— Parce qu'il est avare. Ne devrait-il pas avoir honte d'entasser ainsi des richesses inutiles, pendant que nous végétons dans la pauvreté? Est-ce ainsi que doit agir un bon parent?

— Non, sans doute; mais Jérôme ne nous doit rien, ma sœur.

Elle frappa du pied avec impatience et colère.

— Rien, rien! s'écria-t-elle. Qui

donc est-il, et que sommes-nous? Selon vous, mon frère, il nous déshériterait que nous n'aurions aucun reproche à lui faire... Vous vieillissez, Philippe, vous vieillissez, et je vois avec douleur que votre intelligence baisse de jour en jour.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres du Bonardin.

A ce moment, on vint leur servir le souper. Juliette ne parut point; mais ils ne s'en inquiétèrent nullement. La jeune fille était si peu de chose pour eux!... Ils quittèrent le château fort tard. Ni Juliette, ni les deux domestiques de Jérôme Bonardin n'auraient pu dire comment le frère et la sœur avaient employé cette journée passée au château.

III

M. Jérôme Bonardin ne fut absent que quinze jours. Il avait trop présumé de ses forces en se mettant en route; il revint fatigué, brisé, malade. Dans ces quinze jours la vieillesse s'était singulièrement hâtée : Jérôme avait usé plusieurs années. Son maigre corps, droit encore jadis, se penchait vers la terre; son œil devenait terne, ses mains tremblantes, et ses jambes fléchissantes semblaient ne plus vouloir marcher. C'était un avertissement de se préparer à mourir. Il le comprit.

— Quand on n'est plus bon à rien, se dit-il, il faut bien s'en aller. J'ai rempli aussi bien que possible les

beaux jours que Dieu m'a donnés; j'ai vécu pour les autres plus que pour moi. J'aurais pu être meilleur et plus parfait encore; mais au milieu d'un monde méchant et égoïste, l'âme la mieux douée se laisse parfois entraîner. Bien heureux est celui qui peut se dire, en embrassant d'un regard son passé : Si mes fautes ont été nombreuses, le bien que j'ai pu faire me les fera peut-être pardonner.

Jérôme éprouva une grande joie en se retrouvant chez lui, en recevant les caresses de Juliette, en voyant ses deux vieux serviteurs heureux de le revoir. On aurait dit qu'il avait eu peur un instant de mourir éloigné de ceux qui l'aimaient. Toute sa vie, cet homme avait eu besoin d'affection, l'amitié réchauffait son vieux cœur.

Quand on lui eut dit que son frère

et sa sœur étaient venus passer une journée au château, ses sourcils grisonnants se heurtèrent dans un pli du front, et une vive contrariété se peignit sur son visage. Il ne demanda point comment ils avaient employé cette journée ; mais il se leva, et après avoir mis un baiser sur le front de Juliette en l'engageant à aller prendre du repos, il se retira dans sa chambre. Il eut bientôt découvert que ses meubles avaient été ouverts et que des mains étrangères les avaient fouillés. Cela ne parut pas le surprendre ; il avait sans doute deviné l'objet de la visite de ses parents. Son regard se fixa sur la petite porte dont sa sœur avait trouvé le secret ; aussitôt, son visage devint très-pâle et deux éclairs jaillirent de ses yeux.

Son frère et sa sœur ayant oublié de tourner la feuille de chêne,

le bouton de cuivre était visible.

— Les malheureux ! murmura-t-il, est-ce qu'ils auraient osé?...

Il s'empressa d'ouvrir la porte, et, la lampe à la main, il sortit de sa chambre. Quand il y rentra, une demi-heure après, son visage avait repris toute sa sérénité; il souriait.

— J'étais vraiment bien bon de m'inquiéter, se dit-il; la porte est trop solide pour qu'on puisse la briser, et ses trois serrures valent mieux que le « *Sésame, ouvre-toi!* » d'Ali Baba.

L'heure de la nuit était fort avancée; le vieillard, tout à fait tranquillisé et peut-être satisfait de n'avoir plus à douter des véritables sentiments de son frère et de sa sœur, ne songea plus qu'à se mettre au lit et à chercher quelques heures de sommeil.

Depuis leur dernière visite au

château de Marangy et la précieuse découverte qu'ils y avaient faite, M. Philippe Bonardin et sa sœur, madame veuve Duchemin, passèrent de longues heures à réfléchir. Sans se communiquer aucune de leurs pensées, ils avaient fait les mêmes réflexions, la même idée leur était venue : c'est que Jérôme, aveuglé par son affection étrange pour Juliette, laisserait la totalité, ou tout au moins la plus belle part de sa fortune à l'étrangère. Ainsi, un million, deux, trois millions peut-être, allaient leur être enlevés. Les Bonardin, qui pouvaient se placer au premier rang parmi les plus considérables du département, étaient menacés de rester pauvres et humbles, si un caprice du vieux Jérôme le voulait ainsi.

— Que faire? se demandaient chacun de son côté le frère et la

sœur. Comment conserver à mon fils l'immense fortune qui doit me revenir à la mort de mon frère?

Ils se répétèrent tant de fois cette question, qu'ils finirent par trouver un moyen si facile et si simple, qu'ils s'étonnèrent de l'avoir cherché longtemps. Quoi de plus simple, en effet, que de faire de l'orpheline la femme d'un Bonardin!

Le fils de Philippe, âgé de vingt-huit ans, était employé chez un notaire en qualité de clerc aux appointements de cinq cents francs; son cousin, moins âgé de quelques mois, était cultivateur et vigneron; il faisait vivre sa mère par son travail.

Un dimanche matin les deux jeunes gens, instruits de ce qu'ils avaient à faire, se présentèrent chez leur oncle. Ils se firent gracieux et aimables pour Juliette. La jeune

fille, comme toujours, se montra modeste, bonne et affectueuse.

— Voilà une visite qui signifie quelque chose, se disait le vieux Jérôme. Attendons.

Les deux neveux firent au château des visites de plus en plus fréquentes. Juliette, toujours réservée avec eux, leur témoignait, cependant, une amitié moins cérémonieuse; elle acceptait volontiers le bras de l'un ou de l'autre pour faire le tour du jardin ou une promenade au bord de la Seine.

Au bout d'un mois, les jeunes gens, également bien accueillis au château, se félicitaient, intérieurement, d'avoir mérité la préférence de la jeune fille.

Philippe Bonardin et sa sœur, agissant pour leur propre compte, se décidèrent à demander la main de l'orpheline.

— Pour ma part, répondit Jérôme à chaque demande, je ne vois rien qui puisse empêcher Juliette de devenir la femme de votre fils. Je verrais avec joie une union qui me semble devoir assurer l'avenir bien incertain de cette chère petite. Mais je ne puis rien décider avant de l'avoir consultée. C'est bien le moins que nous lui laissions le temps d'interroger son cœur.

En apprenant qu'elle était recherchée en mariage par les deux neveux de son père adoptif, Juliette laissa voir un naïf étonnement.

— Je n'ai pas encore pensé à me marier, dit-elle. Pourtant, si vous le désirez, cher père, j'accepterai avec reconnaissance celui de vos neveux que vous me donnerez pour mari.

— Ce n'est pas à moi de choisir, chère mignonne, répondit le vieillard. Dis-moi celui que tu préfères.

— Je n'ai jamais songé à préférer l'un ou l'autre.

— Voilà qui est fort embarrassant, pensa Jérôme.

Il mit un baiser sur le front de la jeune fille et la quitta en se disant :

— Je veux qu'elle soit heureuse, elle le sera.

Peu de temps après, un matin, Jérôme, dont les forces s'étaient éteintes peu à peu, se trouva dans l'impossibilité de se lever. Juliette le vit si faible, si changé de visage, qu'elle s'empressa de faire venir le médecin.

Le malade, interrogé sur ce qu'il ressentait, répondit qu'il ne souffrait point.

— Mon corps est usé, continua-t-il; je vais mourir de vieillesse, c'est une belle mort... Quand l'huile manque à la lampe, elle s'éteint; il en est ainsi de moi.

En l'écoutant, Juliette ne put retenir ses larmes. Le vieillard se tourna vers elle, la regarda longtemps et lui sourit en disant :

— Ne pleure pas, si tu veux que je profite de la grâce que Dieu me fait de mourir sans souffrance.

Juliette essuya ses yeux, s'efforça de sourire, se mit à genoux près du lit et, s'emparant des mains du moribond, les baisa à plusieurs reprises.

— Ah! comme c'est bon, reprit-il, de se savoir aimé ainsi!...

Il se pencha vers la jeune fille et lui dit à l'oreille :

— Tu seras heureuse.

Le curé vint dans la journée. Il resta pendant une heure avec le vieillard. Quand il sortit du château, la vieille servante remarqua qu'il tenait un papier plié et cacheté. De son côté, le domestique de

Jérôme s'apercevait en entrant dans la chambre de son maître, après le départ du curé, qu'une lettre ou autre chose avait été écrit. Sur une table, près du lit, se trouvait une plume humide, et un peu d'encre noircissait le doigt majeur de la main droite du malade.

Le lendemain, les Bonardin arrivèrent tous à Marangy. La veuve Duchemin fit entendre des gémissements en pleurant comme une Madeleine. Les autres, moins bons comédiens, faisaient de vains efforts pour paraître tristes.

— Mon pauvre frère ! disait la veuve, nous ne vous quitterons plus.

— C'est moi qui vous quitterai, répondit Jérôme.

— Oh! chassez cette vilaine pensée. Vous avez encore de belles années à vivre; nos bons soins vous rendront la santé.

Le malade sourit tristement. Il pensait :

— L'affection de ma sœur pour moi n'a pas changé.

Il adressa quelques paroles à son frère et à ses neveux, puis se sentant fatigué, il ferma les yeux et s'endormit.

Tout le monde resta dans la chambre. Juliette et la vieille servante, près du lit; les Bonardin, assez éloignés pour ne pas être entendus, causaient ensemble à voix basse. On aurait bien pu deviner le sujet de leur conversation en surprenant leurs regards furtifs dirigés du côté de la porte secrète.

Jérôme dormait depuis deux heures. Tout-à-coup, il fit un bond sur son lit; ses yeux s'ouvrirent démesurément et il appela : « Juliette, Juliette. »

La jeune fille se pencha vers lui.

— Tu seras heureuse, murmura-t-il. Adieu!...

Ses bras sortirent du lit; ils s'agitèrent un instant au-dessus de sa tête et retombèrent inertes à ses côtés. Un sourire suave effleura ses lèvres pâles et son dernier souffle caressa le front de la jeune fille.

Jérôme Bonardin avait cessé de vivre.

Un cri jeté par Juliette, attira l'attention des Bonardin. La veuve Duchemin s'approcha du lit, examina le visage de son frère que la mort blanchissait, toucha légèrement son front glacé et se tourna vers son frère pour lui dire : « Il est mort. »

Alors, d'un ton impératif, elle ordonna à la vieille servante de lui remettre toutes les clefs du château. L'honnête fille obéit, mais comme à regret : elle n'avait jamais beau-

coup aimé les parents de son maître.

Le premier usage que le frère et la sœur firent des clefs, ce fut de chercher à ouvrir la fameuse porte aux trois serrures ; mais ils essayèrent en vain les clefs l'une après l'autre, aucune n'appartenait aux serrures.

— Se moquerait-on de nous ? s'écria la veuve rouge d'émotion ou de colère.

Elle fit appeler la servante.

— Où sont les clefs qui ouvrent cette porte ? demanda-t-elle.

La vieille fille ouvrit de grands yeux étonnés.

— Répondez donc ! Vous restez là comme une buse à me regarder...

— Ma fine, madame, je ne savons point, répondit la servante. Je n'avions même jamais, au grand jamais,

entendu parler de cette drôle de porte.

La veuve Duchemin jeta sur la vieille fille un regard soupçonneux; mais son visage avait une telle expression de vérité, il montrait une curiosité si naïve, qu'elle jugea inutile de l'interroger davantage.

— Que pensez-vous de cela? dit-elle à son frère.

— Jérôme aura caché ses clefs quelque part.

— Comme vous dites cela avec tranquillité. Et si nous ne les trouvons pas?...

M. Philippe sourit.

— Je vous comprends, reprit la veuve. Nous sommes maintenant les seuls maîtres ici; nous pouvons faire briser cette maudite porte.

La population de Marangy tout entière accompagna, le lendemain, Jérôme Bonardin à sa dernière de-

meure. Sa sœur eut le triste courage de verser de fausses larmes, mais personne ne se laissa tromper par ce semblant de douleur. Il y eut même quelques honnêtes gens qui ne se gênèrent pas pour murmurer et dire tout haut, qu'il était honteux de feindre une douleur qu'on n'éprouvait pas. Une seule personne, Juliette, conquit toutes les sympathies. Sa douleur résignée, son attitude pieuse à l'église pendant l'office, édifièrent tout le monde.

— Celle-là ne pleure pas que des yeux, disait-on : on voit qu'elle ne joue pas la comédie de la douleur. Entre ce qui est vrai et ce qui ment, on ne se trompera jamais. Bonne petite! Au moins, elle regrette sincèrement son bienfaiteur.

Une autre personne ajoutait :

— Si Jérôme a fait un testament, il ne l'aura certainement pas oubliée.

Oh ! que je la plaindrais, si elle devait compter sur la générosité des Bonardin!...

— Entre nous, disait une autre, je ne serais pas fâchée qu'elle fût la seule héritière. Les pauvres conserveraient leur bienfaitrice.

Dans l'après-midi, les Bonardin et Juliette étaient réunis dans la chambre du défunt. La jeune fille, absorbée dans sa douleur, écoutait à peine les paroles que lui adressaient, tour-à-tour, le frère et la sœur.

La vieille servante entra.

— Monsieur le curé et le notaire vous attendent dans le salon, dit-elle.

— Le notaire? exclamèrent les Bonardin.

Et ils se regardèrent en pâlissant.

Il trouvèrent le notaire, assis de-

vant une table, examinant divers papiers. Le curé se tenait debout, appuyé contre le marbre de la cheminée. Il salua les Bonardin froidement, s'avança vers Juliette, la prit par la main et la conduisit à un fauteuil près duquel il s'assit lui-même.

Le frère et la sœur étaient tremblants; celle-ci lançait déjà des regards de haine du côté de Juliette et du curé.

Le notaire déplia un papier.

— Ceci est le testament de M. Jérôme Bonardin, propriétaire à Marangy, dit-il; testament écrit de la main du défunt en présence de M. le curé, qui me l'a remis il y a trois jours. Êtes-vous disposés à en entendre la lecture?

— Madame, ces messieurs et mademoiselle sont ici pour cela, dit le curé.

Le notaire commença sa lecture.

Le défunt léguait à ses neveux le château de Marangy et ses dépendances : six arpents de vigne. Il léguait cinq cents francs de rente à chacun de ses vieux serviteurs, et à sa sœur, les titres d'un capital de quarante mille francs placés sur l'état. Quant à Juliette, le testateur n'indiquait point la nature des valeurs qu'il lui léguait. Il était dit dans le dernier article du testament, celui qui la concernait, que son legs était renfermé dans la salle dite des ancêtres, dont les trois clefs étaient remises au curé, nommé exécuteur testamentaire.

La veuve Duchemin et son frère Philippe poussèrent un cri de douleur et de rage sourde. Ils pensaient :

— C'est là que sont cachés les millions amassés par Jérôme, et

c'est l'étrangère qui les aura : nous sommes déshérités.

En présence du notaire et du curé, ils se continrent cependant. Puis, la première impression subie, ils se dirent que tout espoir n'était pas perdu. La mort de Jérôme leur avait fait oublier l'idée de faire de Juliette la femme d'un Bonardin. N'était-ce pas le moment de revenir à ce projet vite abandonné ?

Alors, ils s'approchèrent de l'orpheline et, après mille compliments flatteurs, ils lui rappelèrent que le cher défunt avait désiré la voir mariée à un de ses neveux.

Juliette ne savait que répondre. La veuve Duchemin se mit à pleurer et se jeta à son cou en s'écriant que son plus grand bonheur serait de la voir la femme de son fils.

Juliette, embarrassée, étourdie,

balbutiait des paroles sans suite. La naïve enfant ne comprenait rien à toutes ces démonstrations dont elle était l'objet. Pendant ce temps, le curé souriait malicieusement. Il se chargea de répondre pour la jeune fille.

— Juliette, dit-il, ne peut qu'être flattée de l'affection que vous lui témoignez. Tous deux vous désirez l'avoir pour fille; le cas est embarrassant, vous le comprenez. Ce n'est ni à vous, ni à moi, de juger du mérite des deux cousins et de choisir entre eux; ce soin regarde Juliette seule. Laissez-la se consulter, et son cœur, le vrai juge quand il s'agit d'affections, décidera.

Le notaire, en homme habitué à voir jouer devant lui toutes les scènes de la comédie humaine, regardait d'un œil froid et railleur ce qui se passait.

— Monsieur le curé a raison, dit la veuve, nous attendrons que notre petite Juliette choisisse entre mon fils et mon neveu.

Et tout bas elle pensait :

— Je ne manque pas d'adresse, je m'en servirai et il faudra bien que le choix de l'héritière se porte sur mon fils.

Le curé se leva et, s'adressant au notaire :

— Ne serait-il pas temps, dit-il, de voir en quoi consiste le legs de mademoiselle Juliette?

— Rien ne s'y oppose, répondit le notaire.

Il tira de sa poche trois clefs réunies dans un anneau et les remit au curé en disant :

— Vous me les aviez confiées, je vous les rends. C'est vous qui devez ouvrir la porte de cette chambre qui, pour nous tous, jus-

qu'à présent, renferme un mystère.

— Mesdames et messieurs, si vous voulez me suivre... dit le curé en s'inclinant.

Tout le monde sortit du salon.

La veuve s'empara du bras de la jeune fille.

— Vous serez toujours la maîtresse au château de Marangy, lui dit-elle tout bas, car vous deviendrez la femme de mon fils, et nous achèterons à son cousin sa part de propriété.

On entrait dans la chambre de Jérôme.

— Je vous fais passer par cette chambre, dit le curé, parce que la grande porte de la salle des ancêtres, qui ouvre sur la galerie, a été condamnée.

Il dérangea la feuille de chêne, fit jouer le ressort caché dans la boiserie, et la petite porte secrète s'ouvrit.

— On voit bien, grommela la veuve Duchemin, que mon frère a parfaitement renseigné monsieur le curé.

Celui-ci avait préparé les trois clefs ; il les plaça dans les serrures et les tourna l'une après l'autre.

Les Bonardin, attentifs et palpitants, ne perdaient pas un de ses mouvements. Quand ils virent la porte s'entr'ouvrir , ils s'élancèrent en avant.

Le curé n'eut que le temps de se jeter de côté pour éviter un choc terrible.

Les Bonardin entrèrent les premiers dans la chambre mystérieuse.

Monsieur Philippe et sa sœur poussèrent une exclamation étrange.

V

Hélas! le trésor en imagination depuis si longtemps, n'existait pas. La fameuse salle des ancêtres, si bien fermée, ne contenait que vingt ou trente tableaux, la plupart sans cadre, tous vieux, ridés, malpropres, et une dizaine de groupes et statuettes couverts de poussière.

— C'était, ma foi! bien la peine de faire tant de mystère! s'écria la veuve Duchemin. Jérôme s'est tout simplement moqué de nous. Et de vous aussi, ma belle, ajouta-t-elle en s'adressant à Juliette.

La jeune fille ne cherchait pas à cacher sa surprise. Le notaire, lui-même, regardait le curé et semblait lui dire :

— Ceci me fait l'effet d'une mystification.

— Jérôme a toujours eu des manies, dit M. Philippe. Depuis quelque temps, surtout, il avait des moments où sa tête n'y était plus. Qui sait ? il s'est peut-être imaginé que toutes ces portraitures valent beaucoup d'argent.

— C'est cela, sans aucun doute, reprit la veuve. Mais ses millions, où sont-ils ?

— J'affirmerais bien qu'ils n'ont jamais existé, dit le notaire en souriant.

— Pourtant, monsieur le notaire, reprit la veuve, au su et au vu de tout le monde, Jérôme a gagné une grande fortune ; et ce n'est pas ce qu'il nous laisse...

— Notre frère aura fait de fausses spéculations, dit M. Philippe.

— Oui, il faut qu'il se soit ruiné

Cela nous explique les voyages fréquents qu'il faisait à Paris et ailleurs. Ah! comme souvent on est exposé à se tromper... Allons-nous-en, continua-t-elle.

Et elle ajouta d'un ton ironique :

— Laissons mademoiselle Juliette prendre possession de son héritage.

Le curé arrêta les Bonardin d'un signe.

— Votre intention est sans doute de vous installer au château dès aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Certainement, répondit la veuve.

— Juliette n'y peut demeurer en même temps que ces messieurs, continua le prêtre en désignant les deux cousins. Le notaire et ami de M. Jérôme lui offre une chambre dans sa maison, près de sa femme. Juliette y restera jusqu'au jour de son mariage. Je me charge de vous dire

moi-même lequel de ces messieurs mademoiselle Juliette acceptera pour mari.

— Oh ! fit la veuve, je comprends si bien l'embarras dans lequel se trouve mademoiselle, que mon fils, ne voulant pas prolonger cette situation, renonce, dès à présent, à devenir le mari de mademoiselle.

— Est-ce bien là votre pensée, monsieur Duchemin ? demanda le curé.

— Oui, monsieur le curé. Du reste, j'ai cru voir que mademoiselle Juliette accordait à mon cousin une préférence très-marquée.

— Vous avez vu cela un peu tard, dit le curé avec une ironie mordante.

Et, se tournant vers M. Philippe :

— Vous pouvez remercier votre neveu, lui dit-il, de ce qu'il abandonne ses prétentions en faveur de votre fils.

— Mon neveu est un garçon plein de générosité, dit M. Philippe avec dépit ; mais mon fils ne saurait profiter de l'heureuse chance qui lui est offerte. Pour qu'il devienne notaire un jour, il lui faut de l'argent, et vous comprenez...

— Juliette n'a pas de dot, interrompit le curé; c'est un tort grave à vos yeux. Ce n'était pas Juliette que ces messieurs voulaient épouser, mais le trésor dont ils la supposaient héritière.

Et, avec une froideur méprisante, il continua en s'adressant aux deux cousins :

— Mademoiselle Juliette vous remercie de lui avoir fait connaître vos véritables sentiments.

Les Bonardin se retirèrent.

— Allez, sots et sans cœur ! fit le prêtre en les accompagnant de son regard courroucé.

Il se tourna vers Juliette, pensant avoir à la consoler; mais le visage de la jeune fille ne portait la trace d'aucune douleur. Elle souriait.

— Ne vous étonnez pas, monsieur le curé, dit-elle. Loin de me causer de la peine, le refus de ces messieurs me rend heureuse.

VI

Un matin, trois hommes arrivant à Marangy, demandaient qu'on leur indiquât la demeure du curé.

Une bonne femme, qui filait sur le seuil de sa porte, leur montra le presbytère, qu'un orme âgé de plusieurs siècles abritait. Les étrangers s'y rendirent aussitôt. L'un d'eux dit au curé :

— C'est à moi, monsieur, que vous avez écrit dernièrement; voici

votre lettre. Vous m'annoncez la mort de M. Jérôme Bonardin, que ces messieurs et moi connaissions. Est-ce lui qui vous avait prié de m'écrire ?

— Lui-même, répondit le curé.

— Quand pourrons-nous voir les tableaux ?

— A l'instant même. Veuillez m'accompagner jusqu'au château.

Quand les trois étrangers eurent examiné les œuvres d'art rassemblées dans la salle des ancêtres, ils prirent du papier sur lequel ils tracèrent des chiffres. Puis, après s'être consultés, ils demandèrent au curé :

— Combien M. Bonardin estimait-il sa galerie ?

Le curé tira de sa poche une feuille de papier.

— Cinq cent mille francs, répondit-il.

Les étrangers se regardèrent en souriant.

Les chiffres de Jérôme et les leurs étaient les mêmes.

Tout est-il à vendre ? demanda celui à qui le curé avait écrit.

— Oui, monsieur.

— Quelle réduction faites-vous sur la somme totale?

— Aucune. Voyez ce que M. Bonardin a écrit lui-même sur ce papier.

L'étranger prit la feuille et lut :

« Monsieur le curé présentera à M. Mazurier, qui l'approuvera, le compte que j'ai établi ci-dessus. »

— Il y a trente ans que je rencontrai pour la première fois M. Bonardin, reprit l'acheteur; j'ai eu le bonheur de mériter sa confiance. Cette confiance, je ne la trahirai pas aujourd'hui : j'approuve l'estimation de chaque œuvre faite par

M. Bonardin. Et vous, messieurs? ajouta-t-il en s'adressant à ses collègues.

Remarquez, messieurs, reprit-il, que pour réunir ici ces chefs-d'œuvre des écoles française, italienne et flamande, M. Bonardin a dépensé près d'un million, sa fortune presque entière. Comme tant d'autres, M. Bonardin aurait pu placer ses capitaux dans l'industrie et tripler sa fortune; mais il avait l'amour des chefs-d'œuvre, l'art était sa passion unique. Sa vie fut modeste et laborieuse. Devenu riche, il continua à vivre pauvrement; car, en rassemblant dans sa demeure des trésors précieux qu'il devait laisser après lui, il s'appauvrissait réellement. Quelques-uns blâmeront peut-être sa conduite; mais beaucoup d'autres l'admireront.

Le jour même les chefs-d'œuvre

de Jérôme Bonardin sortirent du château, et cinq cent mille francs en valeurs furent remis entre les mains du notaire.

En apprenant le changement qui venait de se faire si rapidement dans la fortune de Juliette, la veuve Duchemin faillit étouffer de colère.

Les deux cousins essayèrent de se rapprocher de la jeune fille qu'ils avaient dédaignée la croyant pauvre, mais le curé, à la prière de Juliette, les congédia en ayant soin de ne leur laisser aucun espoir.

Peu de temps après, Juliette rentra au château de Marangy acheté par elle. Les pauvres du pays qui s'en étaient éloignés y revinrent et le bonheur y élut domicile auprès de la charité.

LES DIAMANTS

DE FAMILLE

I

Il était neuf heures du soir. Le chevalier de Florens, retiré dans son appartement, se livrait aux charmes d'une agréable rêverie. Les pensées qu'il caressait devaient être bien calmes et bien douces, car son visage, habituellement grave et austère, paraissait rayonner de bonheur. Par instants, un sourire de satisfaction glissait sur scs lèvres.

Dans une pièce voisine, une main

délicate et exercée courait avec agilité sur les touches d'un clavecin, et envoyait aux oreilles du vieux chevalier une série de notes et d'accords qui semblaient vouloir le bercer pour l'endormir doucement.

Ceci se passait en 1789, à quelques kilomètres de Blois, au vieux château d'Avroncelles.

Comme le chevalier subissait peu à peu l'enivrement de la musique et allait, sans aucun doute, continuer sa rêverie dans le sommeil, la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement derrière lui.

Le vieillard tressaillit et se redressa vivement. Son front s'était assombri et ses sourcils, épais et grisonnants, en se rapprochant des yeux, donnèrent à sa physionomie une expression menaçante.

Le visiteur inattendu, interdit et tremblant, n'osant faire un pas,

s'arrêta entre les deux chambranles de la porte.

— Eh bien, dit le chevalier d'un ton sévère, qu'y a-t-il? Pourquoi venez-vous me déranger à cette heure? Vous savez pourtant, Thomas, qu'une fois rentré chez moi, je veux y être tranquille.

— Oui, monsieur le chevalier; mais... c'est que...

— C'est que... parlez!

— Trois personnes, deux hommes et une femme, viennent d'arriver au château; ils se disent porteurs de divers ordres de M. le comte notre jeune maître.

— Oh! oh! ceci est extraordinaire, pensa le chevalier.

— L'un des hommes veut absolument vous parler ce soir, ajouta le domestique.

— Allons donc recevoir les or-

dres du comte d'Avroncelles, dit simplement le chevalier.

Le clavecin continuait à égrener ses notes capricieuses, graves, légères ou plaintives.

Au bout d'un quart d'heure, M. de Florens rentra dans sa chambre. Il était fort pâle et très-agité. A la sévérité de son regard se joignait une nuance de tristesse qu'il eût essayé vainement de dissimuler.

Il s'assit dans son large fauteuil et se mit à réfléchir.

Depuis un instant, le clavecin ne se faisait plus entendre.

Une porte s'entr'ouvrit doucement et une forme blanche se dessina dans l'ouverture. Gracieuse et suave apparition !... C'était une belle jeune fille de seize ans.

Elle était grande; ses beaux cheveux blonds dénoués retombaient en longues tresses sur ses épaules

demi-nues, d'une blancheur éclatante. Elle souriait, et entre ses lèvres roses on aurait pu admirer les plus jolies dents du monde.

Elle attacha sur le vieillard son regard plein de tendresse et le considéra attentivement pendant quelques minutes.

Absorbé dans ses pensées, le chevalier ne la vit point et ne fit aucun mouvement.

— Il dort, murmura-t-elle.

Elle appuya sur sa bouche l'extrémité de ses petits doigts roses, ses lèvres firent entendre le bruit d'un baiser, et la porte se referma plus doucement encore qu'elle ne s'était ouverte. La charmante apparition avait disparu.

Dans le château, ordinairement silencieux, on entendait les portes s'ouvrir et se refermer violemment. Un grand nombre de pièces étaient

éclairées. On préparait les appartements pour recevoir le comte d'Avroncelles, propriétaire du château, et plusieurs de ses amis. Le comte devait arriver le lendemain, amenant avec lui, de Paris, quelques-uns des joyeux compagnons de sa jeunesse.

Le comte d'Avroncelles n'avait pas encore vingt-deux ans.

Le chevalier de Florens sortit enfin de son immobilité. Il se leva et se mit à marcher dans sa chambre d'un pas inégal, tantôt lent, tantôt précipité, en agitant ses grands bras dans le vide.

M. de Florens était évidemment en proie à une violente colère.

— Intendant! intendant! murmura-t-il d'une voix sombre, ils m'ont appelé intendant! ils ont eu cette audace!... Je ne suis l'intendant de personne; non, certes, de

personne, et du comte d'Avroncelles, dont le père a été mon ami, moins que de tout autre. Si, pendant vingt ans, je me suis occupé des intérêts de mon vieil ami, c'est parce que, retenu à la cour du roi, il avait besoin d'un autre lui-même. C'était de ma part une preuve d'amitié, un dévouement. Et son fils, l'ingrat! me fait appeler aujourd'hui intendant par ses valets! Oui, et autre énormité, il m'ordonne de remettre les clefs du château, — ces clefs que j'ai gardées pendant vingt ans, — entre les mains d'un autre!

Quelle est donc son intention? Veut-il me chasser de cet asile de ma vieillesse? Mais il n'en a pas le droit; j'ai vieilli ici, je dois y mourir. Ma fille bien-aimée, ma Thérèse chérie y est née... A-t-il donc, ce jeune homme, le droit de dire à

cette enfant que son père aimait, que son père caressait dans les rares instants qu'il passait avec nous : Je ne vous connais pas, vous et votre père, vous êtes des étrangers pour moi; allez-vous-en !

O d'Avroncelles ! mon noble ami, tu m'as dit, cependant : « — Chevalier, tu es ici le maître avant moi. » — Allez-vous-en ! Mais si cela arrivait, ton spectre, d'Avroncelles, sortirait de son tombeau, et tu viendrais crier à ton fils : « Arrête, malheureux, arrête ! tu commets un crime !... »

L'heure après minuit était sonnée. Le chevalier s'étant calmé peu à peu, faute de trouver de nouveaux aliments à sa colère, pensa qu'il était temps de se livrer au repos.

— Qui sait ? pensait-il, si la nuit prochaine je pourrai dormir dans cette chambre ?

Avant de se mettre au lit, il ouvrit la porte où s'était montré le visage souriant de la jeune fille, et plongea son regard dans l'appartement.

M. de Florens soupira.

— Mon bonheur, ma vie sont là, dit-il.

Ses yeux s'étaient arrêtés sur le lit où reposait sa fille, la charmante Thérèse de Florens. Il laissa la porte entre-bâillée et se jeta sur sa couche sans prendre la peine d'ôter ses vêtements.

II

Au moment où la dernière étoile du matin s'éteignit dans l'azur du ciel, avec le premier chant de la fauvette matinale, le chevalier de Florens quitta son lit et commença,

comme la veille, une promenade rapide autour de sa chambre.

Quelques instants après, Thomas se présenta. Il était suivi du cuisinier, du jardinier et de la femme de ce dernier. Ces quatre personnes composaient, avec M. de Florens et sa fille, les habitants ordinaires du château d'Avroncelles.

— Monsieur le chevalier, dit Thomas d'un air piteux, nous venons vous dire adieu avant de quitter le château.

— Avant de quitter le château ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Hier soir nous avons reçu notre congé.

— Et qui donc s'est permis, sans mon ordre, de renvoyer les anciens et fidèles serviteurs de mon ami le comte d'Avroncelles.

— L'intendant du jeune comte, monsieur le chevalier.

— L'intendant ! s'écria M. de Florens devenu blême. Ah ! ah ! reprit-il avec un calme qu'il ne possédait point, le jeune comte a pris un intendant ; il n'était pas satisfait des services désintéressés que lui rendait un homme honoré de la confiance et de l'affection de son vénérable père. C'est bien. Il ne lui manque plus que de me faire chasser, moi aussi, par son intendant.

Vous le voyez, mes amis, continua-t-il avec amertume, je ne suis plus rien ici, au lieu de commander, on aura peut-être la hardiesse de me donner des ordres. Bien qu'il me soit pénible de vous voir sortir d'une maison où vous êtes depuis tant d'années, je dois, hélas ! vous laisser partir ; je veux m'interdire jusqu'au droit, que je puis avoir encore, de parler en votre faveur.

Allez, mes amis, et que le ciel vous conduise.

Les serviteurs se retirèrent en baissant la tête et vivement émus.

Le chevalier passa dans la chambre de sa fille. Thérèse achevait sa toilette du matin.

— Bonjour, cher père, lui dit-elle ; comment avez-vous passé la nuit ?

— Assez bien. Et toi, mon enfant, as-tu bien dormi ?

— Mais oui ; seulement il s'est fait beaucoup de bruit dans le château. Pourquoi cela, mon père ?

— On a préparé les appartements du jeune comte.

— Est-ce qu'il doit venir bientôt ?

— Aujourd'hui même.

— J'étais toute petite lorsque je l'ai vu, j'aurai beaucoup de plaisir à le revoir.

— Thérèse, c'est un plaisir auquel tu dois renoncer.

— Pourquoi cela, mon père ? fit la jeune fille avec surprise.

— Tu le sauras plus tard. Je vais en outre t'imposer un grand sacrifice : Pendant quelques jours, tu ne feras plus ta promenade matinale dans le jardin et le parc ; tu resteras dans ta chambre ; tu as des livres et ton clavecin, avec eux tu ne t'ennuieras pas trop. D'ailleurs, je serai souvent avec toi, nous causerons.

La jeune fille était stupéfiée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se dit-elle. Que se passe-t-il donc, pour que mon père m'interdise ma promenade favorite et me condamne à rester dans ma chambre, comme si j'avais mérité une punition ?

— Tu ne me réponds pas, reprit le chevalier.

— Je vous obéirai, mon père.

— C'est bien, mon enfant ; je suis content de toi.

Il l'embrassa au front et rentra chez lui.

Vers deux heures, le roulement de deux chaises de poste attira l'attention de M. de Florens.

— C'est le comte et ses compagnons, se dit-il.

Au lieu de courir à la rencontre du fils de son ami, il ne fit pas un mouvement et resta étendu dans son grand fauteuil.

Le chevalier gardait rancune au jeune comte, qui l'avait gravement offensé. Son autorité méconnue était un manque d'égards qu'il ne pouvait ni pardonner, ni excuser. Atteint dans ce qu'il avait de plus cher au monde : sa fierté, son amour-propre, son orgueil, il croyait avoir le droit d'exiger une réparation. Il s'était dit :

— Le comte ne me verra pas, s'il ne me fait appeler.

Selon lui, il était impossible que le comte ne lui fît pas l'honneur de l'inviter à sa table. Il attendit. Mais M. d'Avroncelles ne le fit point demander. Le pauvre chevalier et sa fille étaient complétement oubliés. Il fut obligé de commander son dîner lui-même. Cette dernière offense le rendit furieux.

Quatre jours se passèrent ainsi.

Malgré sa grande pénétration, M. de Florens fut forcé de convenir en lui-même qu'il n'y comprenait absolument rien.

La soirée était belle. Thérèse, habituée à courir matin et soir dans le parc, sous les toits verts des larges allées, commençait à éprouver l'ennui inévitable d'une solitude forcée.

Appuyée au bord de la fenêtre,

elle jetait un regard plein de tristesse et de convoitise sur les grands arbres du parc, sur les fleurs du jardin, ces jolies fleurs qu'elle aimait tant, qu'elle ne pouvait plus caresser de la main, qu'elle ne pouvait plus cueillir pour en orner ses cheveux et son corsage. Elle entendait chanter les rossignols et les merles, et cela sans plaisir. Puis, lorsqu'une brise égarée lui apportait les mille parfums de la campagne fleurie, elle respirait avec force, comme si elle eût craint de laisser échapper un seul de ces parfums.

Elle était là depuis près d'une heure, lorsque, tout-à-coup, elle aperçut quatre jeunes gens, qui s'avançaient lentement dans une allée du jardin, en face de sa fenêtre. L'un d'eux devait être le comte d'Avroncelles. Ce fut la pensée de

la jeune fille. Mais comment le reconnaître?

Ils étaient également jeunes et beaux. Toutefois, celui que Thérèse avait vu le premier, attira plus particulièrement son attention. Etait-ce le jeune comte? A une émotion singulière qui s'empara d'elle, la jeune fille sentit que ce devait être lui. Elle s'étonna de trouver son front brûlant, de sentir sa poitrine oppressée et son cœur battre plus vite. Elle eut peur d'être remarquée et elle quitta précipitamment la fenêtre. Elle était fort troublée, elle alla s'asseoir devant son clavecin et, machinalement, ses doigts se posèrent sur le clavier. Elle commença en *allegretto*, mais dès les premières mesures le rhythme et le mouvement changèrent. Alors, l'instrument fit entendre une sorte de symphonie, exprimant la ten-

dresse, mélancolique et douce comme une prière.

La jeune fille composait, en même temps que ses doigts couraient sur les touches d'ivoire. Cela dura un quart d'heure. Les jeunes gens s'étaient arrêtés sous la fenêtre et avaient écouté avec admiration. Ils ne s'éloignèrent que lorsque la dernière note arriva mourante jusqu'à eux.

En se levant, Thérèse vit son père, debout et les bras croisés, au milieu de la chambre. Deux larmes arrachées par l'émotion, descendaient sur les joues du vieillard.

La jeune fille se jeta à son cou et l'embrassa avec effusion. Que de tendresses et que de pensées il y avait dans ce baiser !

III

Le lendemain, enfin, le comte fit prévenir M. de Florens qu'il allait avoir l'honneur de se rendre près de lui. Le chevalier mit un soin minutieux à sa toilette. Disons aussi que sa grande colère était un peu apaisée. Il avait beaucoup aimé le feu comte d'Avroncelles et, en souvenir du père, il était moins sévère pour le fils. Ce dernier aurait eu, vraiment, peu à faire pour conquérir l'affection du vieillard.

Ce fut avec un visage souriant qu'il accueillit le jeune comte; mais, aussitôt, un nuage reparut sur son front en voyant qu'il était suivi d'un autre personnage.

C'était le nouvel intendant du

château. M. de Florens devina dans cet homme un ennemi.

Il indiqua un siége au fils de son ami et s'assit lui-même, sans daigner accorder un regard à l'intendant.

Celui-ci le regarda en dessous, d'un air peu respectueux.

— Je suis venu passer quelques jours seulement à Avroncelles, dit le comte; je veux en profiter pour me rendre compte des choses qui m'intéressent et examiner s'il n'y aurait pas à faire des réformes dans certaines parties du domaine; j'entends par réformes toutes les améliorations utiles. Mon intendant, que j'ai l'honneur de vous présenter, Monsieur le chevalier, est chargé d'exécuter mes ordres.

— Je croyais que monsieur le comte pouvait se passer d'un intendant à Avroncelles, répliqua le

vieillard. Les rentrées se font bien et les comptes ont toujours été exactement tenus.

— Oh ! il ne s'agit pas de cela !

— Il faut, monsieur le comte, que vous ayez à vous plaindre de moi, pour retirer votre confiance au vieil ami de votre père.

— Monsieur le chevalier, je n'oublie pas les services que vous avez rendus à mon père, mais vous n'êtes plus jeune.

— Monsieur le comte pourrait faire supposer qu'il doute de mon intelligence et qu'il me croit incapable de veiller à ses intérêts ?

— Tout cela est loin de ma pensée, monsieur le chevalier ; je veux dire seulement que vous avez besoin de repos.

— Je comprends. Monsieur le comte désire se passer de mes services ; il me prie, poliment, de

quitter au plus tôt son château.

— Vous vous méprenez encore sur mes intentions, monsieur de Florens, reprit le jeune homme en faisant un geste d'impatience. Vous resterez à Avroncelles, je ne demande pas mieux. Seulement, je vous prierai de remettre les papiers de ma famille ainsi que vos pouvoirs entre les mains de mon intendant.

— Je ne profiterai certainement pas de votre permission, monsieur le comte; du moment que je deviens inutile, je dois quitter votre maison. Le chevalier de Florens est pauvre; mais il lui reste encore assez de fierté dans l'âme pour savoir refuser une aumône.

Le sang était monté à la figure du vieillard.

— Quant à vos papiers, ajouta-t-il, je ne les remettrai qu'à vous-

même, monsieur le comte. Veuillez prendre la peine de passer avec moi dans la pièce voisine où ils se trouvent.

Le comte se leva et, en sortant, il échangea un regard singulier avec son intendant.

Le chevalier le fit entrer dans un cabinet, qui lui servait de bureau, et lui remit immédiatement, plusieurs liasses de papiers et de parchemins jaunes, rangés et étiquetés avec ordre.

Le comte s'assit devant la table et examina les pièces sur lesquelles il fit diverses annotations.

Le chevalier s'était appuyé contre le marbre de la cheminée.

— Ces papiers sont parfaitement en ordre, dit le comte en se tournant à demi vers M. de Florens. Mais, ajouta-t-il, n'avez-vous pas encore quelque chose à me remettre?

— Tous vos titres sont là, monsieur le comte.

— Ce ne sont pas des papiers que je réclame, monsieur le chevalier.

— En ce cas, je ne vois pas...

— N'avez-vous donc pas connaissance de l'écrin qui renferme les bijoux et les diamants de ma famille ?

M. de Florens tressaillit. Mais ce mouvement ne fut point remarqué par le comte.

— Je sais, monsieur le comte, répondit-il, que votre famille possédait des diamants d'une valeur considérable.

— Un million, monsieur le chevalier ! Les uns appartenaient à ma mère, les autres ont été, pendant plusieurs siècles, l'héritage des comtes d'Avroncelles.

— Je sais encore cela.

— A la mort de ma mère, mon père en devint le dépositaire. Vous

devez savoir cela aussi, monsieur le chevalier.

— Oui, ces particularités me sont connues ; mais je ne vois pas...

Le chevalier commençait à se trouver mal à l'aise. L'interrogatoire que lui faisait subir le jeune homme devenait pénible ; il cherchait le moyen de sortir de la situation où il se trouvait engagé et il ne parvenait pas à découvrir une issue.

— Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon père, reprit le comte, j'ignore ce que l'écrin est devenu. Il s'agit d'une partie trop importante de ma fortune pour que la disparition des diamants me laisse indifférent. Mon père avait l'habitude de vous consulter sur tout avant d'agir, monsieur de Florens, vous ne devez donc pas trouver mauvais que je m'adresse à vous pour obtenir des renseignements. Vous seul pouvez

me dire où les diamants ont été déposés.

Le comte s'était levé et regardait fixement le vieillard.

Le pauvre chevalier sentait une sueur froide à la surface de sa peau.

— Je ne puis vous le dire, monsieur le comte, répondit-il avec résolution, je... je l'ignore.

— Ah! vous l'ignorez, fit le comte d'un ton sec, je m'attendais à votre réponse.

— Votre père peut les avoir vendus, hasarda le chevalier.

— Vous pourriez sans doute affirmer le contraire, dit le comte avec intention.

— Monsieur le comte! s'écria le vieillard, oseriez-vous me soupçonner?

— Oui, monsieur, répliqua le comte en élevant la voix, je vous soupçonne d'être plus instruit que

vous ne voulez le paraître, pour ne pas attaquer autrement votre honneur.

— Monsieur le comte !..

Une rougeur subite monta au front du vieillard. Il était profondément ému . Son corps tremblait.

— Une accusation aussi odieuse ne vient pas de vous, reprit-il, vous n'auriez pas voulu insulter un vieillard qui fut le compagnon et l'ami de jeunesse de votre père. Mais n'importe, je quitterai aujourd'hui même votre château. J'étais pauvre en y entrant, j'en sortirai pauvre, après avoir usé ma vie au service de votre famille.

En achevant ces mots sa voix était devenue éclatante.

La porte du cabinet s'ouvrit et Mlle de Florens, le visage bouleversé, se précipita vers son père.

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle. Mon père, mon père ! qu'avez-vous ?

— C'est monsieur le comte Henri d'Avroncelles, ma fille, qui nous chasse de son château ! répondit le vieillard.

La jeune fille se tourna vers le comte et lui envoya un regard plein de reproche et de tristesse, mais exempt de colère.

Sous ce regard expressif, dont il comprit toute l'éloquence, le comte se troubla ; il baissa les yeux et il eut honte d'avoir accusé le père de cette charmante jeune fille qui répandait autour d'elle comme un parfum d'innocence et de pureté.

— Viens, dit le chevalier en entraînant sa fille, il faut songer à notre départ.

Ils sortirent et laissèrent le jeune homme debout, immobile, pensant à toute autre chose qu'à l'écrin

renfermant les diamants de famille.

Sur l'ordre de son père, Thérèse se mit à rassembler les divers objets qui leur appartenaient. Ses yeux étaient baignés de larmes. Pauvre enfant!.... Elle allait quitter pour toujours sa chère petite chambre où elle avait vécu heureuse si longtemps, le parc, le jardin et ses jolies fleurs, enfin tout ce qui avait été jusqu'alors un monde pour elle : son univers.

Et puis, il y avait encore cette pensée cruelle, que le comte Henri et son père allaient devenir, sinon ennemis, mais tout au moins étrangers l'un à l'autre.

Et, sans savoir pourquoi, cela la rendait malheureuse.

Elle s'étonnait de ne point prendre parti pour son père contre le comte et de trouver dans son cœur mille raisons pour l'excuser.

Pendant qu'elle s'occupait des préparatifs, le chevalier, seul dans sa chambre, ouvrit un meuble et y prit un petit coffret qu'il caressa longuement du regard.

— Une fortune, deux fortunes sont enfermées là, murmura-t-il, un million !... Que faut-il faire ?

Il hésita un instant.

— Non, non, reprit-il tout haut, je les garde !...

Voulant réparer ses torts envers le chevalier, le comte d'Avroncelles vint lui faire des excuses et le prier d'oublier ce qui s'était passé entre eux. Il le supplia de ne point quitter le château.

M. de Florens ne voulut rien entendre.

A midi, une voiture vint le prendre avec sa fille pour les conduire à Blois.

En les voyant s'éloigner, le jeune

comte poussa un profond soupir. Il n'avait fait qu'entrevoir la jeune fille ; mais il lui restait la vive impression que sa vue avait fait naître.

IV

L'année 1793 venait de s'ouvrir en voyant tomber la tête de Louis XVI. Le sang de quelques autres nobles victimes de la révolution avait déjà rougi les échafauds élevés par la Convention.

Nous n'entreprendrons pas de tracer ici le tableau douloureux de ces scènes terribles, qui coûtèrent à la France le meilleur de son sang, qui la firent pleurer pendant tant d'années, et qu'elle voudrait effacer aujourd'hui au prix de quelques-unes des plus belles pages de son

histoire. Des plumes plus éloquentes que la nôtre ont tout dit sur ce sujet.

Le roi étant mort, les nobles qui habitaient à Paris et à Versailles, abandonnèrent ces deux villes, où leur liberté et leur vie étaient menacées, les uns pour grossir le nombre des émigrés, les autres pour se retirer au fond de leur province, où ils croyaient pouvoir échapper à la fureur révolutionnaire.

Voilà pourquoi le comte Henri d'Avroncelles arrivait incognito, par une soirée du mois de février, au château d'Avroncelles.

Plus de quatre ans se sont écoulés depuis que le chevalier de Florens a quitté le château. Pourtant, le comte n'a pas oublié ses torts envers le vieil ami de son père et encore moins Mlle de Florens. L'image de

la jeune fille l'a accompagné partout : à Versailles et à Paris, à la cour, dans les salons, au spectacle.

Recherché par les mères ayant des filles à marier, le comte resta insensible à toutes les avances, à toutes les séductions.

Quant aux diamants de famille, s'il y pensait encore, c'était pour déplorer sa conduite envers le chevalier, qui n'avait point voulu lui pardonner d'avoir méconnu ses services et douté de son honneur.

Comme la plupart des gentilshommes de son âge et de son temps, le comte plaçait avec raison sa fortune au-dessous de son honneur, et aussi bien plus bas que les satisfactions de son cœur. Il l'aurait sacrifiée volontiers pour se rapprocher de Mlle de Florens, pour en être aimé et l'épouser.

En arrivant à Blois, le chevalier

descendit chez un de ses anciens amis, homme riche et très-considéré dans la ville, qui le reçut avec joie et lui offrit, pour lui et sa fille, un logement dans sa maison.

M. de Florens accepta avec empressement et reconnaissance, mais il refusa absolument de vivre aux dépens de son ami.

— Ma fille est jeune et moi je suis encore robuste, dit-il, nous travaillerons.

Thérèse trouva facilement quelques leçons de musique. Le chevalier, qui avait fait de sérieuses études, devint professeur de mathématiques.

Ils purent ainsi suffire à leurs besoins.

Si le comte d'Avroncelles pensait beaucoup à Mlle de Florens, Thérèse, de son côté, avait gardé le souvenir du jeune gentilhomme;

mais elle renfermait secrètement toutes ses pensées dans un coin de son cœur. Son père ne prononçait jamais le nom du comte devant elle, et elle ne voulait pas, en lui adressant certaines questions, rappeler le passé et la scène pénible qui avait provoqué leur départ d'Avroncelles.

Toutefois, — cela étonnait beaucoup la jeune fille — le chevalier ne manifestait aucun ressentiment contre le comte. Elle avait même appris qu'il se faisait donner constamment des renseignements au sujet du jeune homme et que, jour par jour, il savait l'emploi de son temps.

Mais ce qui était étrange, incompréhensible et redoublait encore son étonnement, c'était de voir la satisfaction et la joie du chevalier, chaque fois que de bonnes nouvelles

du comte Henri lui étaient transmises.

Le chevalier de Florens et sa fille vivaient donc tranquillement à Blois, lorsque les graves événements qui s'accomplissaient à Paris les forcèrent à prendre leur part des inquiétudes générales.

Par une froide nuit du mois de février, Thérèse et son père veillaient, assis devant un feu clair qui flambait dans la cheminée. La jeune fille terminait un petit travail à l'aiguille. Le chevalier avait le front soucieux et semblait préoccupé.

Evidemment, de sombres pensées l'agitaient.

De temps à autre il regardait du côté de la porte et écoutait attentivement tous les bruits du dehors. Enfin il se leva.

La porte venait de s'ouvrir et de

livrer passage à la personne si impatiemment attendue.

C'était M. Mingard, l'ami chez qui logeait le chevalier.

— M'apportez-vous une bonne nouvelle? demanda-t-il vivement.

M. Mingard secoua la tête.

— Parlez! parlez! s'écria M. de Florens; vous n'avez rien appris?

— Je sais où il se trouve en ce moment.

— Mais c'est une excellente nouvelle, cela!

— Non, car le danger l'a suivi...

— Au nom de la liberté, il n'y a donc plus un coin où l'on puisse être libre sur la terre de France?

— Les idées nouvelles se propagent partout.

— Enfin, que fait-il? Où est-il? Que savez-vous?

Thérèse écoutait sans comprendre.

— Il est à Avroncelles, où il se

tient caché depuis huit jours. Ce soir, un misérable est venu le dénoncer dans un club. L'ordre de l'arrêter demain matin à la première heure a été envoyé à la gendarmerie.

— M. Mingard, de qui donc parlez-vous? demanda Thérèse d'une voix oppressée.

— Du comte d'Avroncelles.

La jeune fille poussa un cri étouffé et devint pâle comme une morte.

— O mon père, mon père! s'écria-t-elle, sauvez le comte Henri, sauvez-le!...

— Pour cela, nous n'avons pas une minute à perdre, dit M. Mingard.

M. de Florens regarda sa fille avec surprise.

— Je m'en doutais, pensa-t-il.

Et il fut effrayé des chagrins que

sa Thérèse chérie se préparait dans l'avenir.

— L'intérêt que tu nous montres pour le comte d'Avroncelles me semble bien exagéré, lui dit-il avec douceur; je ne croyais pas que ma fille pût oublier si complétement l'injure faite à son père.

— Mon père, répliqua Thérèse en rougissant, Dieu veut qu'on pardonne même à ses ennemis, et le comte est le fils d'un homme qui fut pour vous un frère. Est-ce aujourd'hui qu'il est malheureux, que sa vie peut-être est menacée, que vous devez vous souvenir de ses torts envers vous?...

Le chevalier sourit avec tristesse.

— Tu as raison, mon enfant, reprit-il, oui, il faut pardonner et oublier... Grâce à Dieu, nous sommes prévenus à temps, et, je l'espère, nous pourrons le sauver.

— O mon père ! merci, merci !

— Prends garde à ton cœur, chère enfant, prends garde, dit le chevalier en mettant un baiser sur le front de Thérèse.

Puis, se tournant vers M. Mingard :

— Partons ! ajouta-t-il.

Thérèse tomba à genoux devant un crucifix et se mit à prier avec ferveur.

Au bout de quelques minutes, elle entendit les sabots de deux chevaux retentir sur le pavé de la rue. Elle se leva vivement et courut à la fenêtre.

M. Mingard et le chevalier partaient ventre à terre pour Avroncelles.

La jeune fille avait déjà calculé la distance et fixé l'heure du retour des deux libérateurs.

Quatre heures s'écoulèrent, lon-

gues comme des années pour Thérèse. Elle attendait avec anxiété, car elle n'osait se livrer complétement à l'espoir.

Enfin le galop des chevaux se fit entendre de nouveau. Son cœur bondit dans sa poitrine, agité par la crainte, l'espérance et la joie.

— Il est sauvé ! cria le chevalier en se précipitant dans la chambre.

Thérèse retomba sur ses genoux, joignit les mains et, tournant ses yeux mouillés de larmes vers l'image du divin Rédempteur, elle prononça ces paroles :

— Seigneur Jésus, vous m'avez exaucée, votre fidèle servante vous rend grâces !

Le comte, qui suivait de près le chevalier, l'entendit.

— Aussi longtemps que vous prierez pour moi, mademoiselle, dit-il en s'avançant vers la jeune

fille, mes jours ne seront pas en danger. Vous devez être le bon ange gardien à qui Dieu m'a confié... Ah! chevalier, ajouta-t-il en se jetant dans les bras du vieillard, je suis bien heureux, bien heureux!...

Le lendemain, on apprit qu'une perquisition avait été faite au château d'Avroncelles; mais, grâce aux précautions qu'avait prises M. de Florens, les gendarmes ne purent découvrir la trace du fugitif.

Certes, on ne songeait guère à venir le chercher chez M. Mingard, qui passait pour être un des plus ardents patriotes de la ville.

Après le déjeûner, le comte demanda au chevalier un moment d'entretien.

— M. de Florens, lui dit-il, vous m'avez sauvé la vie, vous êtes devenu mon père, permettez-moi de

vous donner ce nom. L'immense fortune des comtes d'Avroncelles n'existe plus aujourd'hui, car, obligé de me cacher pour conserver ma tête, lors même que je ne quitterais pas la France, je serai considéré comme émigré, et mes propriétés confisquées deviendront celles de l'Etat. Mais il existe un trésor bien autrement précieux pour moi, un trésor pour lequel je donnerais ma vie; il vous appartient, M. de Florens, vous pouvez en disposer en ma faveur... Je veux parler de votre fille; monsieur le chevalier, accordez-moi la main de mademoiselle Thérèse?

— Y pensez-vous, monsieur le comte! s'écria le chevalier. L'héritier des d'Avroncelles ne peut pas épouser une jeune fille, d'une bonne noblesse, il est vrai, mais absolument pauvre. Un comte d'Avron-

celles doit vouloir une plus illustre alliance.

— Forcé d'abandonner mon héritage, je ne suis plus l'héritier des comtes d'Avroncelles, M. de Florens. Oh ! si jamais j'ai le regret de me voir dépouillé de ma fortune, croyez-le, monsieur, ce sera parce que je ne pourrai pas l'offrir tout entière à Mlle de Florens. Mais peut-être ne perdrai-je pas tout. Quelques anciennes créances de mon père, si elles sont recouvrables, m'assureront encore une petite aisance.

— Je suis flatté de l'honneur que vous faites à ma fille, monsieur le comte, mais, quant à présent, je ne me rends point à votre désir. Des jours plus heureux peuvent revenir pour vous, et...

— Douteriez-vous de mes sentiments, chevalier ?

— Non, monsieur le comte. Mais laissez passer la tourmente révolutionnaire. Lorsque l'ordre et la tranquillité seront rétablis, si vos intentions sont encore celles que vous venez de m'exprimer, eh bien, je ne mettrai plus aucun obstacle à votre bonheur.

— Ah ! chevalier, si je possédais aujourd'hui le quart seulement de mes diamants perdus, nous serions tous riches, et je n'attendrais pas, je vous le jure.

Les deux jours suivants, le chevalier et M. Mingard causèrent longuement ensemble. Quelque chose de grave devait s'agiter entre les deux amis.

Thérèse ne voyait le comte qu'aux heures des repas, en présence du chevalier, qui voulait empêcher sa fille de concevoir une espérance que

l'avenir ne réaliserait sans doute jamais.

Contraints et embarrassés, les deux jeunes gens n'osèrent se parler de leur mutuelle affection.

Un matin, M. Mingard vint trouver le comte dans sa chambre. Il lui remit un petit coffret d'ébène et une lettre de la part de M. de Florens.

Le comte étonné s'empressa d'ouvrir la lettre et il lut ce qui suit :

« Monsieur le comte,

« Vous n'êtes pas aussi pauvre « que vous le croyez. En me con- « fiant quelques jours avant sa « mort, le coffret renfermant les « diamants de votre famille, le « comte votre père m'avait donné « l'ordre de ne vous le remettre que « la veille de votre mariage, mais

« il n'avait pas prévu les événe-
« ments qui s'accomplissent. Les
« circonstances, monsieur le comte,
« vous autorisent à faire de vos bi-
« joux l'emploi qui vous paraîtra le
« meilleur, et je ne crois pas déso-
« béir à votre noble père en vous
« les remettant aujourd'hui.

« Quittez la France, monsieur le
« comte, où vous n'êtes pas en sû-
« reté. M. Mingard, mon ami, le
« vôtre, qui fut aussi celui de votre
« père, vous a ménagé le moyen de
« passer à l'étranger, en vous fai-
« sant délivrer un passe-port sous
« un nom supposé.

« Allez attendre en Allemagne le
« retour de la tranquillité en France,
« et tâchez d'oublier un vieillard et
« une jeune fille, qui ne cesseront
« jamais de faire des vœux pour
« votre bonheur.

« Chevalier de Florens. »

Le comte ouvrit le coffret et y prit un papier cacheté aux armes de son père. Il rompit le sceau et lut avidement.

Sur ces lignes tracées par une main chérie, le jeune homme laissa tomber des larmes.

— Oh! oui, mon noble père! s'écria-t-il, je remplirai fidèlement vos dernières volontés. Le bonheur de ma vie est là.

— Monsieur le comte, voici votre passe-port, dit M. Mingard.

— Mon passe-port! Un ne suffit pas, monsieur : il en faut trois.

— Trois?

— Oui. M. de Florens et sa fille m'accompagnent.

— Mais, monsieur le comte...

— Le chevalier, le chevalier! priez-le de venir.

— M. de Florens n'est plus ici.

Lui et sa fille sont partis la nuit dernière.

— Partis ! fit le comte stupéfait. Et où sont-ils allés ?

— Je l'ignore, monsieur le comte.

— Je comprends, dit le jeune homme en baissant la tête.

Il remit l'écrit de son père dans le coffret, le ferma et, le présentant à M. Mingard :

— Je partirai ce soir, monsieur, lui dit-il. Veuillez, jusqu'à mon retour, devenir le dépositaire de ces diamants. Si je meurs, ils deviendront la propriété de Mlle Thérèse de Florens.

V

C'est à Nancy que nous retrouvons le chevalier de Florens et sa fille.

Le chevalier a atteint sa soixante-quinzième année ; mais il porte admirablement son âge. Sa haute taille n'a point encore pris cette courbure légère que donne la vieillesse, et ses yeux ont conservé toute leur vivacité.

Comme à Blois, le chevalier donne des leçons de mathématiques. Thérèse a également quelques élèves pour la musique.

Ils vivent modestement et le peu qu'ils gagnent suffit largement à leurs besoins.

Le chevalier pense souvent à l'avenir de sa fille. Celle-ci ne s'occupe que de son passé. Peu lui importe l'avenir, ce grand inconnu vers lequel on marche les yeux bandés, l'avenir où rien ne l'attire !

Le passé, c'est différent : il a ses souvenirs.

Thérèse n'est plus une toute

jeune fille, mais elle est toujours admirablement belle, belle de cette beauté que les années ont complétée en la caractérisant.

Parfois, cependant, son beau front se charge de tristesse et ses yeux laissent couler des larmes, loin du regard de son père. Hélas ! son pauvre cœur soupire en secret ; au lieu de s'éteindre, son affection pour le comte d'Avroncelles a encore grandi.

Ce jour-là, Thérèse et son père étaient assis en face l'un de l'autre, près d'une fenêtre ouverte sur un beau jardin ombragé de grands arbres. Le vent faisait en vain frissonner leur feuillage vert, rien ne semblait pouvoir distraire la jeune fille. Le ciel était sombre et brumeux, et Thérèse inclinait son front pâle et rêveur.

Le chevalier la considérait en si-

lence et secouait la tête, semblable à un médecin qui voit s'éteindre lentement son malade et cherche vainement le remède qui pourrait le guérir.

— Tu es toujours triste, Thérèse, lui dit-il.

— Mais non, mon père, répondit-t-elle en tournant son visage vers le chevalier.

— Tu me mens. Tiens, il y a des larmes dans tes yeux.

— Vous voyez tout, mon père.

— Oui, je vois tout ce qui vient de toi, ma fille ; joie ou chagrin, ne faut-il pas que j'en prenne ma part?

— Mon père !

— Tu t'ennuies donc bien?

— Auprès de vous, est-ce possible ?

— Pourquoi n'es-tu pas heureuse?

Thérèse ne répondit pas.

Le chevalier se mit à réfléchir.

— Nous avons beau faire, pensait-il, quelle que soit notre vigilance, l'amour est notre maître.

— Il me semble, dit Thérèse en rompant brusquement le silence, qu'il y a longtemps que vous n avez reçu une lettre de M. Mingard?

— Il y a huit jours, et tu sais que Mingard ne nous écrit qu'une fois par mois.

— C'est vrai. Ne trouvez-vous pas étonnant le silence de M. le comte d'Avroncelles, mon père?

— Etonnant!... Pourquoi?

— Voici bientôt cinq ans qu'il a quitté la France; il pourrait y rentrer maintenant.

— M. d'Avroncelles ne se souvient plus de nous, sans doute.

Une pâleur mortelle couvrit subitement le visage de Thérèse.

— Tu l'aimes donc bien? reprit le vieillard.

Cette fois, ce fut une vive rougeur qui colora les joues de Mlle de Florens.

— Oh ! oui... murmura-t-elle.

— S'il ne l'a pas oubliée, pensait le chevalier, s'il arrivait, elle serait sauvée ! La vie de ma fille est entre ses mains, qu'il vienne donc vite pour me rendre mon enfant !...

« Thérèse, reprit-il à haute voix, si nous sortions un peu, le grand air te ferait du bien.

— Merci, mon père, je préfère rester ici.

— Je ne veux pas te contrarier, ma chérie ; tu sais que j'ai une petite course à faire dans la ville, et je crains qu'en te laissant seule tu ne t'ennuies.

— Je ne m'ennuierai pas, mon père, soyez tranquille.

— Alors, à bientôt. Je marcherai

très-vite afin de raccourcir le chemin.

Le chevalier sortit. Thérèse s'enfonça dans une rêverie où le passé revivait par le souvenir.

Tout-à-coup, un pas léger se fit entendre dans l'escalier.

La jeune fille prêta une oreille attentive.

— Ce n'est pas mon père, se dit-elle ; c'est sans doute une élève.

On frappa à la porte. Thérèse alla ouvrir.

Un cri de joie et de bonheur s'échappa aussitôt de sa poitrine. Le comte d'Avroncelles était devant elle. Son premier mouvement fut de se jeter dans ses bras; mais la pudeur, ce sentiment instinctif de la femme, lui fit faire deux pas en arrière.

— Thérèse, lui dit le comte, je vous aime et je sais que vous m'aimez.

Tremblante, éperdue, brisée par l'émotion, la jeune fille se laissa tomber dans un fauteuil.

Le comte se mit à ses genoux. Il embrassa ses mains. Thérèse pleurait.

Le bonheur a aussi ses larmes.

— Où est-il? où est-il? criait M. de Florens en montant l'escalier.

— Regardez, lui dit M. Mingard en lui montrant le comte à genoux devant sa fille.

Le jeune homme se leva et, s'avançant vers le chevalier :

— Monsieur de Florens, lui dit-il, je viens réclamer aujourd'hui la parole que vous m'avez donnée. Pour la seconde fois, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle de Florens votre fille.

— Monsieur le comte... balbutia le vieillard que la joie suffoquait.

Il s'arrêta pour reprendre haleine.

— Quand vous m'avez demandé ma fille la première fois, reprit-il, vous étiez pauvre et proscrit; aujourd'hui vous êtes riche.

— Oui. Grâce à vous et à M. Mingard, mes propriétés n'ont pas été vendues. Mais votre fille est riche aussi, chevalier.

— Ma fille?...

— Voici le testament de mon père, reprit le comte en tirant un papier de sa poche; je l'ai trouvé dans le coffret qui renferme les diamants de ma famille. Ecoutez :

« Je vais mourir, mon cher fils,
« mais je te laisse un second père
« dans le chevalier de Florens.

« Honore-le, respecte-le toujours.
« Quoique pauvre, ce fier gentil-
« homme n'a jamais voulu rien ac-
« cepter de moi; mais il a une fille,

« qu'elle devienne ta sœur. Je te « laisse le soin de la doter.

« J'ai conservé sans tache le nom « de nos ancêtres, mon fils ; c'est à « ton tour de le porter avec hon« neur

« Souviens-toi.

« HENRI, comte d'AVRONCELLES. »

— M. Mingard, continua le comte, vous remettra les diamants ; ils seront la dot de ma femme.

Deux mois plus tard, Mlle Thérèse de Florens était devenue comtesse d'Avroncelles.

LE NID D'HIRONDELLES

I

Hier, il faisait froid. Hélas! nous aurons des giboulées et de la neige, jusqu'au jour où les violettes — celles qui ne viennent pas des jardins de Nice et de Monaco — écloront sous les rayons du soleil d'avril.

Je feuilletais les *Méditations* et je m'attendrissais sur ces pages délicieuses, écrin merveilleux qui renferme toutes les richesses : le cœur,

l'âme, les larmes et les illusions du poète.

Dans la rue, sous ma fenêtre, une voix de femme chanta ce refrain :

Enfants, vos mains seraient cruelles
Et vous auriez un mauvais cœur,
Si vous brisiez, des hirondelles,
Le nid qui nous porte bonheur.

Quelques sous, enveloppés dans des morceaux de papier tombèrent aux pieds de la pauvre chanteuse. J'imitai mes charitables voisins et mon aumône descendit dans la rue.

Je revins à mon cher poète, mais au bout d'un instant je fermai le livre et me mis à songer. Le refrain de la romance — était-ce une romance ou une ballade? — m'avait frappé comme un souvenir et je pensais aux hirondelles, ces charmants oiseaux qui, pleins de confiance, bâ-

tissent familièrement leur nid sous le toit de nos maisons.

« Ce sont les oiseaux des beaux jours, me disais-je; les hirondelles s'en vont lorsque tombent les premières feuilles, elles reviennent avec la verdure et les fleurs nouvelles. En 1871, lorsqu'elles accouraient vers Paris pour retrouver les anciens nids, quel effroi, quelle douleur les ont saisies! En tournant, dans leur vol rapide, elles ont vu les flammes immenses qui dévoraient les monuments, abris de leur jeunesse. Affreuse déception! Éperdues, affolées, elles se sont éloignées à tire-d'ailes de la malheureuse cité. Les incendies se sont éteints, elles n'ont pas osé revenir. En cette douloureuse année, Paris n'a pas eut d'hirondelles. Pendant les deux derniers étés, quelques-unes se sont montrées; elles ont vu, comme au-

trefois, les corneilles et les ramiers dans les marronniers des Tuileries et du Luxembourg, et entendu chanter les merles dans nos jardins; bien sûr elles diront à leurs sœurs :

« Paris, la belle ville où nous sommes nées, a déjà en partie reconstruit ses monuments, on n'entend plus parler des méchants qui ont voulu la détruire et nous pouvons sans crainte y retourner cette année. »

Nous verrons si vous revenez, chères hirondelles.

Regardant le feu, et, par la fenêtre, le ciel gris et l'horizon brumeux, ma pensée, toujours avec les hirondelles, franchissait des espaces de temps et de lieu. J'étais déjà loin de Paris; remontant le cours de ma vie, je me retrouvais à Meuvy, près de ma mère, aux jours heu-

reux et ensoleillés de mes douze ans.

Le refrain que je venais d'entendre dans la rue m'avait transporté sur les ailes du souvenir ou... d'une hirondelle.

II

Meuvy! Qui connaît ce petit coin ignoré, perdu au milieu de la France industrielle, vivante? Vraiment, il faut y être né, y avoir aimé, pour se permettre d'en parler.

Pourtant, ne vous en déplaise, il y a à Meuvy, comme partout, du soleil et des arbres verts au printemps et même une rivière pendant toute l'année; seulement, l'été, après quinze jours sans pluie, on pourrait la dessécher avec une éponge. Les

habitants ne veulent pas se distinguer autrement que par leur ressemblance avec tous ceux des autres pays du monde. Il y en a de laids, beaucoup ; d'agréables , peu ; de charmants... je n'ose donner mon avis. Ce sont des paysans, de vrais, ayant les qualités et surtout les défauts particuliers à l'espèce. Ils aiment l'argent, plus encore les carrés de terre, et ont de la vanité à en revendre aux gens des villes. Ils ne sont ni bons, ni méchants, ni bêtes; mais ils sont égoïstes... Comme je l'ai déjà dit, ils tiennent à ressembler aux autres hommes.

Physiquement , les femmes de mon village sont différentes de leurs maris parce que la nature ne leur a pas accordé la faveur de porter de la barbe au menton; au moral, elles sont taillées sur le même patron. Les deux moitiés font un.

Quand j'étais enfant, il y a de cela plus de vingt ans, — ceci ne dit pas mon âge — je m'arrêtais souvent, avant d'entrer à l'école, devant la belle maison de M. Blériot. Là, pendant un quart d'heure, quelquefois plus longtemps, debout ou assis sur une grosse pierre blanche, je prenais un plaisir infini à voir les hirondelles occupées à construire leurs petites maisons de terre contre un chevron, tout en haut, sous la gouttière, ou dans les angles supérieurs des lucarnes des greniers. Je les voyais descendre dans la rue, emplir de terre humide leurs petits gosiers et revenir bien vite à leur maçonnerie. On est très-serviable dans ce petit monde des oiseaux, et bien souvent, les hirondelles qui avaient achevé leur maisonnette, venaient donner un coup de bec au nid des voisins. J'ai vu aussi, plus

d'une fois, des moineaux audacieux s'emparer d'une habitation à peine achevée. Alors, il y avait guerre. L'usurpateur avait beau battre des ailes, rouler ses yeux hardis et ouvrir son gros bec noir, les hirondelles parvenaient toujours à le chasser du domaine envahi.

Ces petits combats entre moineaux et hirondelles ne me servaient pas d'enseignement; j'étais encore trop peu civilisé pour pouvoir établir une comparaison entre les hommes et les oiseaux; mais je possédais déjà le sentiment de la justice, et quand je voyais les moineaux vaincus, forcés de battre en retraite, je trouvais que c'était bien.

Elle était vraiment belle, la maison de M. Blériot. Je ne dirai qu'un mot du jardin; il était très-grand, planté de beaux arbres et entouré de murs. On entrait dans

la maison par un superbe perron de pierre qui avait huit marches; au-dessus du rez-de-chaussée, il y avait un premier étage avec de grandes fenêtres et plus haut des greniers avec des fenêtres aussi. Je trouvais cela magnifique. Je n'avais pas vu encore les rues de la Paix et de Rivoli.

M. Blériot passait pour être deux fois millionnaire; mais j'ai découvert plus tard que les gens de mon pays ne savent plus compter au-dessus de deux cent mille francs.

Dans tous les cas, ce n'était point la générosité de M. Blériot, ni le bien qu'il faisait autour de lui qui pouvaient justifier le chiffre de sa fortune: c'était l'homme le plus dur, le plus insensible et le plus avare qu'il y eût au monde.

Bourgeois de fraîche date, sans parchemins, ni quartiers, il l'était

tout comme un autre; et la preuve, c'est qu'il mettait des souliers, portait des habits de drap et qu'aux jours de la moisson, il se promenait dans les champs les mains derrière le dos.

Il avait eu un grand bonheur en entrant dans la vie : celui de naître d'un père ayant quatre frères tous résolus à mourir célibataires. Cinq hommes, dix bras avaient travaillé, s'étaient usés pour lui amasser une fortune et faire sortir un bourgeois d'une souche de paysans.

M. Blériot avait un fils unique; il était au lycée et promettait de faire un bachelier. M. Blériot attendait avec impatience ce grand jour où un diplôme de l'Université entourerait son nom d'un nouvel éclat.

Mme Blériot était une petite femme grosse et grasse, sentimentale sans raison, sans méchanceté,

incapable de manifester la moindre volonté, tout à fait insignifiante.

Elle s'accordait d'autant mieux avec son mari, que celui-ci ne lui adressait pas la parole deux fois dans une semaine. Elle se consolait de l'indifférence de son souverain en élevant des lapins, en faisant couver des dindons et des pintades.

III

Un jour M. Blériot eut l'idée de faire blanchir la façade de sa maison et, tout de suite, il fit venir les maçons.

« Vous jetterez bas tout cela, » dit-il.

Il indiquait les nids d'hirondelles.

« Je finirai peut-être, ajouta-t-il,

par me débarrasser de ces vilaines bêtes. »

On était heureusement à la fin d'août ; les dernières couvées avaient pris leur volée, les nids étaient déserts. Les hirondelles qui revenaient encore au nid le soir, dormirent comme le plus grand nombre, sur les branches du noyer voisin.

En sortant de l'école, le tantôt, je vis les badigeonneurs sur de longues échelles et au bas de la muraille, les débris de la villa des hirondelles. Le vent emportait les plumes et le duvet des nids et les dispersait au loin. De grosses larmes me vinrent aux yeux. Ces petites cabanes de terre étaient une de mes joies; on venait de me l'enlever... Mais dans l'air, volant très-haut, je vis une multitude d'hirondelles; elles paraissaient si heureuses d'être toutes

ensemble, que je me sentis consolé.

Toutefois, pendant plusieurs jours, je gardai un secret ressentiment contre M. Blériot.

L'année suivante, les hirondelles reparurent à la même époque. En ne retrouvant plus les nids, bâtis avec tant de soins et de peine les années précédentes sur la maison de M. Blériot, elles ne furent pas contentes et je m'aperçus qu'elles en construisaient d'autres près des granges des chaumières plus hospitalières que la belle maison bourgeoise.

Cependant, un matin, sous le toit de M. Blériot, je vis deux hirondelles occupées à bâtir. Je les trouvai bien hardies, celles-là. Probablement, elles ne savaient rien. Peut-être venaient-elles à Meuvy pour la première fois. Enfin, elles étaient fort imprudentes et j'aurais voulu

pouvoir leur dire : « Prenez garde, vous feriez mieux d'aller placer votre nid ailleurs. »

M. Blériot, qui avait pourtant de bons yeux, ne les vit point travailler; c'est plus tard qu'il découvrit le nid, lorsque les petits se dénoncèrent en piaillant : tuit, tuit, tuit... Cela le mit dans une grande colère Alors il alla sous son hangar et y prit une longue perche.

— Que vas-tu faire? lui demanda sa femme.

— Tu le verras tout-à-l'heure.

Mme Blériot avait deviné. Elle se mit à trembler, car elle croyait à l'influence des hirondelles dans la prospérité et le bonheur des familles.

— Oh ! je t'en supplie, dit-elle, ne touche pas au nid d'hirondelles !

En ce moment une bonne vieille femme du pays passait devant la maison.

— La dame a raison, monsieur Blériot, lui dit-elle, c'est une méchante chose que vous allez faire et vous ne tarderez pas à vous en repentir.

M. Blériot se tourna vers la femme et répliqua avec aigreur :

— Passe ton chemin, vieille folle, et fais-moi grâce de ton radotage et de tes sots discours.

— Monsieur Blériot, prenez-garde, les hirondelles portent bonheur.

— Sornettes que tout cela, fit-il en ricanant, le nid va descendre.

— Mon ami, s'écria Mme Blériot, tu vas attirer le malheur sur nous !

1 haussa les épaules.

— Mais ils ne t'ont fait aucun mal, ces pauvres petits oiseaux qui chantent si gaiement.

— Je n'aime pas que l'oiseau chante, fit-il durement, cela m'empêche de dormir.

Et avec sa perche, il donna un coup si violent dans le nid d'hirondelles, qu'il le brisa en morceaux et tua les cinq petits et aussi la mère, qui était en ce moment avec sa chère couvée.

En voyant les six cadavres au bas du perron, Mme Blériot poussa un cri de douleur et s'en alla pleurer dans un coin de la maison.

Lui se disait :

— J'ai bien fait, et s'il en revient d'autres, elles auront le sort de celles-ci.

IV

Peu de temps après, Gustave Blériot ayant subi ses examens, revenait chez son père. Il était bachelier ès-lettres.

M. Blériot se gonfla. A la façon dont il portait la tête, on devinait les bouffées d'orgueil qui montaient à son front.

— Voilà un fils qui me fait honneur, pensait-il; il sera certainement quelque chose un jour et on parlera des Blériot dans le département.

Il le voyait déjà conseiller général, préfet, député, ministre...

On était au mois d'août. Un soir M. Blériot vint s'asseoir devant sa maison pour prendre le frais. En face de lui, sur une des branches du noyer, il aperçut une hirondelle qui le regardait tristement. Elle paraissait, en effet, bien malheureuse, la pauvre bête. Elle avait la tête baissée, les ailes pendantes et son petit corps grelottait. Ses yeux noirs, fixés sur M. Blériot, brillaient comme des diamants. Ce n'était

qu'un oiseau chétif et souffreteux; n'importe, sous son regard M. Blériot tressaillit et éprouva un malaise subit. Son trouble augmenta encore quand il crut entendre une voix qui disait tout près de lui :

« Les hirondelles portent bonheur! »

Le lendemain et tous les jours pendant une semaine, il revit l'hirondelle grelottant à la même place. A toutes les heures, malgré lui, poussé par une force mystérieuse, il venait constater la présence de l'oiseau sur la branche de l'arbre. C'était pour lui un reproche sans cesse renouvelé, une souffrance de tous les instants, car cette pauvre hirondelle si désolée, pleurait la mort de sa chère compagne et de ses petites hirondelles tuées par M. Blériot.

Bientôt, il eut des insomnies cruelles et des cauchemars effrayants.

Des hirondelles, qui lui paraissaient plus grandes que des aigles, s'approchaient de lui et le frappaient à grands coups de leurs becs pointus. Puis, en volant autour de lui, elles poussaient des plaintes et des cris qui déchiraient ses oreilles. M. Blériot se réveillait en sursaut couvert d'une sueur glacée. Les hirondelles monstrueuses disparaissaient, mais il en restait toujours une devant ses yeux, celle qui grelottait sur la branche du noyer.

A la fin, ne pouvant plus supporter tant de tourments, il pensa qu'il se délivrerait de ses horribles visions en tuant l'hirondelle.

Il prit son fusil et plein d'irritation il sortit de sa maison. Il mit l'hirondelle en joue et lâcha la détente. Le coup ne partit pas. Trois fois de suite il recommença. La capsule seule éclatait, et l'oiseau

immobile continuait à le regarder. Il comprit que la poudre se trouvait trop éloignée de la capsule et qu'elle ne pouvait être atteinte par le feu; alors il en prit une pincée et remplit la lumière du fusil, puis il remit une capsule choisie avec soin.

A ce moment, Gustave Blériot revenait d'une promenade qu'il avait faite en compagnie de sa mère.

Par un faux mouvement de M. Blériot, le chien s'abattit sur la capsule, une forte détonation se fit entendre et Gustave tomba baigné dans son sang. Le pauvre jeune homme avait reçu, à bout portant, toute la charge en pleine poitrine. Il rendit le dernier soupir entre les bras de sa mère.

Effrayée par le coup de feu, l'hirondelle avait fui à tire-d'ailes.

M. Blériot était frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde :

son orgueil. Sous ce coup terrible, il se sentit écrasé. Après lui, qu'allait devenir cette fortune dont il était si fier? Des collatéraux qui le détestaient et qu'il méprisait, viendraient un jour avides, cupides et railleurs, s'en disputer les parcelles. Oh! il était bien puni de son égoïsme!

— Le jour où tu as tué les hirondelles, tu as appelé le malheur sur notre maison, lui dit sa femme. Les hirondelles portent bonheur!

Un feu sombre s'alluma dans ses yeux, mais ce ne fut qu'un éclair. Il resta silencieux et courba la tête.

« Les hirondelles portent bonheur! »

Depuis quelque temps, ces paroles résonnaient sans cesse à ses oreilles.

Il y a toujours un moment où chez l'homme le plus froid et le

plus sceptique la conscience se réveille.

A partir du jour où il enferma dans la tombe avec son fils son espoir et tous ses rêves, on ne le vit presque plus. Des rides profondes se creusèrent sur ses joues et son front; ses cheveux blanchirent et sa taille se courba sous la pesanteur d'un fardeau invisible. Il n'avait jamais beaucoup parlé, il se renferma dans un mutisme absolu.

Pourquoi était-il ainsi ? Pourquoi Mme Blériot avait-elle l'air de cacher son mari? On le sut un jour.

Voici comment la chose se découvrit :

Un fermier, ayant un compte de fermage à régler, se présenta chez M. Blériot en l'absence de sa femme. Il plaça devant son maître le papier sur lequel il avait fait ses additions et le pria de les examiner.

M. Blériot le regarda en riant d'une façon étrange. Puis, prenant une plume, il écrivit en grosses lettres sur le papier :

« Les hirondelles portent bonheur. »

M. Blériot était fou !

L'ÉPREUVE

I

L'hiver secouait son manteau de neige sur la terre ; le vent du nord, pénétrant et glacial, soufflait avec violence.

Un vieillard, pauvrement vêtu, marchait lentement sur l'un des trottoirs du cours du Chapeau-Rouge à Bordeaux. Ses jambes semblaient fléchir sous le poids de son corps, et, pour soutenir sa marche chancelante, il s'appuyait sur un gros bâton de cornouiller.

Arrivé devant la place de la Co-

médie, il s'arrêta, comme s'il hésitait à poursuivre son chemin. Alors on aurait pu voir deux larmes descendre le long de ses joues et se perdre dans sa longue barbe blanche.

Enfin il fit un mouvement de la tête et des épaules, qui indiquait une résolution définitive, et se remit en marche.

Il descendit la rue Sainte-Catherine, s'engagea ensuite dans un dédale de petites rues sombres et tortueuses, qui le conduisirent devant un magnifique hôtel situé au centre de la ville.

Pendant un instant il parut admirer la façade de la riche demeure, puis, faisant comme un effort sur lui-même, il s'approcha de la porte cochère et mit la main sur un bouton de cuivre. Le son d'une petite cloche se fit entendre. Le vieillard attendit. Au bout d'un instant la

porte s'ouvrit et le visiteur se trouva en face d'un domestique obèse, chamarré de passementerie d'argent, qui le toisait insolemment des pieds à la tête.

Sans rien dire, voyant à qui il avait à faire, le valet voulut refermer la porte. Le vieillard l'arrêta d'un geste impérieux.

— Nous ne faisons pas l'aumône, dit le domestique un peu décontenancé, c'est encourager la paresse; travaillez pour gagner votre vie.

— Oui, on doit travailler, répliqua le visiteur, quand on est jeune et fort; mais à mon âge.... d'ailleurs, pourquoi croyez-vous que je viens ici implorer votre charité?

— Cela se voit à votre mine, mon brave homme. Du reste, j'exécute les ordres qui me sont donnés; retirez-vous.

Et le domestique essaya encore de fermer la porte.

Le vieillard le repoussa doucement et entra dans la maison.

— Aujourd'hui, pour moi, dit-il, vous enfreindrez l'ordre de votre maître. C'est lui que je veux voir. Veuillez m'annoncer.

— Vous voulez parler à M. Henriot? fit le valet du ton d'un homme qui croit rêver.

— Oui, au fils du négociant Henriot, mort il y a cinq ans.

Le domestique restait immobile, comme pétrifié de surprise.

— Eh bien, reprit le visiteur, ne m'avez-vous pas entendu et compris?

— Si fait, monsieur, seulement...

— Achevez.

— M. Henriot ne vous recevra pas.

— C'est ce que nous verrons.

Alors, sans ajouter une parole, le domestique conduisit le vieillard vers les appartements de son maître.

— Qui dois-je annoncer? lui demanda-t-il avant d'entrer.

— Antoine Henriot.

Le domestique ouvrit une porte, et d'une voix mal assurée, il annonça à son maître : monsieur Antoine Henriot.

Le vieillard entra dans le salon et se trouva en présence d'un jeune homme d'une trentaine d'années, qui s'était levé vivement en entendant annoncer une personne portant les mêmes nom et prénom que lui.

A la vue du pauvre homme, son visage prit une singulière expression de dureté, ses lèvres se contractèrent visiblement et il détourna la tête avec un mouvement de contrariété qui n'échappa point au vi-

siteur, car, malgré son émotion, il semblait vouloir lire jusqu'au fond du cœur de l'homme riche.

— Que me voulez-vous? demanda brusquement celui-ci, en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Il y a longtemps que je suis éloigné de la France et que je vis à l'étranger, répondit le vieillard; avant de mourir, j'ai désiré revoir ma famille et je suis revenu dans ma patrie.

— Mon cher monsieur, vos affaires ne me regardent point, fit le jeune homme d'un ton ennuyé.

Il faisait certainement de grands efforts pour cacher son trouble, car l'homme qui était devant lui et qu'il ne voulait pas reconnaître l'embarrassait.

— En arrivant, continua le vieillard d'une voix attristée, j'ai appris que mes deux frères étaient morts,

l'un pauvre, laissant un fils pauvre comme lui, l'autre riche, laissant un fils millionnaire. Ce frère riche, que j'ai perdu, c'était votre père.

Le jeune homme tressaillit et une vive rougeur colora ses joues.

— D'après vos paroles, répliqua-t-il en se tournant vers le visiteur, vous avez la prétention de vous faire passer pour un membre de ma famille?

Un éclair rapide passa dans le regard du vieillard; mais aussitôt il baissa la tête et répondit d'un ton humble :

— Monsieur Henriot, je suis votre oncle.

— Mon cher monsieur, votre comédie est fort bien jouée; mais vous ignorez, sans doute, que le frère aîné de mon père est mort à Ceylan il y a plus de vingt ans.

— Votre père et vous aussi avez

pu le croire, mais cela n'a jamais été prouvé.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et pour terminer cet entretien, veuillez me dire l'objet de votre visite.

— Je vous avouerai que je suis sans ressources, dit tristement le vieillard, et je suis venu...

— Je comprends, fit ironiquement le jeune homme, vous me savez riche et vous venez, croyant facilement me prendre pour dupe, me demander de l'argent avec un nom qui ne vous appartient pas... En vérité, la tentative est hardie et j'admire votre audace. J'en suis désolé, mon cher monsieur, mais j'ai mes pauvres, mes charges particulières; je ne puis rien faire pour vous.

En achevant ces mots, il tira le

cordon d'une sonnette. Un domestique parut :

— Conduisez ce monsieur jusqu'à la porte, lui dit-il, et que, désormais, on ne laisse jamais pénétrer ici de pareilles gens.

Le vieillard pâlit d'indignation. Il fit un pas vers la porte, puis, se retournant vers le jeune homme :

— Monsieur, lui dit-il en le regardant sévèrement, est-ce là un des exemples que vous a donnés votre père? Je ne le crois pas. Souvenez-vous de mes paroles : Celui qui ne sait pas soulager la misère d'autrui, mérite d'en être un jour accablé. Vous me repoussez, vous me chassez de votre demeure comme un vagabond, un vil intrigant... Ah! si votre cœur ne vous dit rien en ce moment, vous êtes bien à plaindre! Je suis pauvre, la vue des vêtements que je porte vous répugne

et, sans chercher à vous assurer de mon identité, vous me répondez : Je ne vous connais pas!... Soit, le frère de votre père, votre oncle, l'homme qui vous a donné son nom sur les fonts baptismaux, est un étranger pour vous. Soyez sans crainte, monsieur, je ne viendrai plus vous importuner et offrir à vos yeux le triste spectacle de ma misère. Adieu, monsieur, adieu!...

En achevant ces mots le vieillard sortit vivement de l'appartement et gagna la rue. La force qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonna tout-à-coup et il fut forcé de s'asseoir sur une pierre. La tête penchée sur sa poitrine, il se mit à pleurer.

— Egoïste, sans cœur et méchant! murmurait-il.

II

A l'extrême limite du quartier des Chartrons, au bord de la Garonne, on voyait encore, il y a quelques années, une vingtaine de cabanes construites avec des planches recouvertes de terre, dont le misérable aspect formait un singulier contraste avec les belles maisons de cet opulent quartier de la ville.

Une de ces cabanes était habitée par Adolphe Henriot, le cousin de M. Antoine Henriot.

Adolphe Henriot était très-jeune lorsqu'il entra chez son oncle pour y apprendre le commerce; il ne tarda pas à rendre de sérieux services et il parvint à remplir un poste important et à mériter de bons appointements.

Plein de confiance dans l'avenir que lui promettait sa position, il se maria. Il vivait heureux, entouré de l'affection de sa femme et de ses enfants, lorsque la mort de son oncle vint lui enlever sa douce tranquillité.

Son cousin, possesseur d'une immense fortune, pensa qu'il avait le droit de se reposer avant d'avoir travaillé. Il procéda brusquement à la liquidation de ses affaires commerciales et congédia tous les employés de la maison.

— Toutes relations vont cesser entre nous, dit-il froidement à Adolphe Henriot, et je vous engage à trouver un autre emploi.

Adolphe connaissait assez son cousin pour ne se faire aucune illusion sur le sens de ses paroles. Il se retira sans même vouloir invoquer les souvenirs du passé.

Il trouva facilement à se placer, mais à des conditions beaucoup moins avantageuses. Afin de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille, il fut obligé de prendre un logement en rapport avec ses modestes ressources. On s'imposa toutes sortes de privations. Malgré tout, le ménage se trouva gêné souvent.

Un jour, Adolphe s'arma de courage et alla trouver son cousin pour lui demander de lui venir en aide. Il fut éconduit sans pouvoir obtenir la plus petite somme, même à titre d'emprunt. Sa femme et sa petite fille tentèrent aussi de toucher le cœur du mauvais parent ; ce fut en vain : ce cœur était de marbre, la douleur ne pouvait l'attendrir.

Adolphe Henriot se résigna à souffrir. Il avait pu lutter contre la misère jusqu'à l'époque où commence ce récit, mais l'hiver était rude et le

ménage manquait de bois ; il avait été malade deux mois entiers et le terme de la cabane qu'il louait n'était pas payé ; le propriétaire menaçait de renvoyer le locataire insolvable, et il n'avait pas d'argent.

Pendant que la bise pénétrait en sifflant dans la cabane, par les trous et les lézardes, Adolphe Henriot, assis dans un coin, regardait douloureusement sa femme qui réchauffait son jeune fils sur sa poitrine, tandis que sa fille aînée, charmante enfant de douze ans, essuyait avec un mouchoir, les larmes qui perlaient sur les joues amaigries de la pauvre mère.

— Ah ! il est mieux maintenant, il a chaud ! s'écria la mère en couvrant de baisers le petit garçon.

— Chère Honorine, murmura le mari, quel trésor d'amour renferme ton cœur !... Hélas ! pourquoi ne

puis-je te donner le bonheur que tu mérites ?

— Mais je suis heureuse, très-heureuse, répliqua-t-elle vivement.

Une rougeur subite couvrit son front. Pourtant, ce n'était pas la première fois que, voulant lui cacher ses angoisses, elle mentait à son mari.

Il se rapprocha d'elle.

— A quoi bon chercher à me tromper ? dit-il tristement.

La jeune femme l'embrassa.

— Tu as raison, reprit-elle, quand nos enfants souffrent, je ne dois pas dire que je suis heureuse...

Alors tous deux se mirent à pleurer.

— Il faudra donc mourir ! s'écria le malheureux père en jetant autour de lui un regard plein de sombres pensées.

La jeune femme tressaillit.

— Oh ! fit-elle effrayée en étreignant son mari dans ses bras, comme si la mort fût prête déjà à le lui enlever, pourquoi parles-tu de mourir ? As-tu si vite perdu la confiance que nous devons avoir en Dieu ?... C'est en ce moment de suprême détresse, surtout, que nous devons nous souvenir qu'il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

Adolphe ne répondit pas ; il était accablé. Il se voyait impuissant contre la misère qui s'asseyait, hideuse, au milieu d'eux. Et cet homme si énergique et si plein de courage, perdait toutes ses forces et se laissait aller au désespoir en voyant dans quelle horrible situation se trouvaient ceux qu'il aimait.

En ce moment, quelqu'un frappa à la porte de la cabane.

Les malheureux sont craintifs.

Les deux époux tressaillirent et les enfants se rangèrent contre eux avec effroi. Cependant le mari alla ouvrir. Un mendiant entra. D'un regard rapide il fit l'inspection de la chambre délabrée et son visage s'assombrit à la vue d'une semblable misère.

— Bonnes gens, dit-il, ayez pitié d'un pauvre vieillard mourant de froid et de faim.

Adolphe lui prit la main.

— Si je le pouvais, fit-il, je serais heureux de rendre la chaleur à vos membres glacés ; mais, voyez, nous n'avons pas de feu... Il nous reste encore un demi-pain et quelques poissons, vous partagerez avec nous.

Le mendiant frissonna.

— Pas de feu... murmura-t-il entre ses dents, tandis que là-bas...

— Oh ! que l'aspect de notre misère ne vous effraye pas, reprit

Adolphe, nous avons encore à manger pour aujourd'hui.

— Et demain ? demanda le mendiant.

— Demain... fit Adolphe d'un ton lugubre en pensant à l'affreuse réalité.

— Demain, la Providence y pourvoira, dit Honorine, achevant la phrase commencée par son mari.

— Oui, oui, vous avez raison, madame, répondit le vieillard, il faut compter sur la Providence.

Et il détourna la tête pour essuyer ses yeux pleins de larmes.

La jeune femme le fit asseoir au milieu d'eux, et un instant après les enfants causaient et jouaient avec lui comme s'ils le connaissaient depuis longtemps.

Il fut bientôt instruit de la position de ces bonnes gens. Plusieurs fois des larmes s'échappèrent de ses

yeux au récit naïf et touchant de leurs infortunes. Il partagea le frugal souper qui lui était offert de si bonne grâce, et l'heure du repos étant arrivée, après avoir serré la main de son hôte et embrassé les enfants, il se retira dans un petit cabinet où la jeune femme lui avait préparé un lit à la hâte.

Le mendiant, que le lecteur a déjà reconnu, passa une nuit très-agitée. Les émotions de la journée et le froid ne laissèrent point approcher le sommeil de sa modeste couche.

Le lendemain il se leva de bonne heure, voulant quitter la maison avant le réveil de la famille. Au moment de partir, il tira de sa poche cinq billets de banque de mille francs et les plaça sur une petite table avec un papier sur lequel étaient écrits ces mots au crayon :

« Ceci est pour mon hôte. »

III

Il était sept heures du matin. Voulant souhaiter le bonjour au vieillard, Adolphe Henriot entra dans le cabinet où il avait passé la nuit et fut extrêmement surpris en constatant qu'il avait disparu; ses yeux tombèrent sur les papiers laissés sur la table.

— Il m'a écrit pour m'expliquer son départ précipité, pensa-t-il.

Il prit les papiers et aussitôt poussa un cri d'étonnement. Honorine, effrayée, accourut vers son mari.

— Qu'as-tu donc, mon ami? demanda-t-elle.

— Tiens, regarde! fit-il.

— Des billets de banque! s'écria-t-elle.

— Oui. Et le vieillard, que nous avons pris pour un mendiant, est

parti en les laissant pour nous.

— Mais qui est-il donc, cet homme?

— Il est... la Providence, répondit Adolphe.

— La Providence! Hier, j'avais donc raison?

— Raison de compter sur elle, ma chère femme, et raison aussi de me dire qu'il ne faut jamais douter de la bonté de Dieu.

Un instant après, la famille reconnaissante priait pour le vieillard inconnu.

Depuis cinq ans, le fils du négociant Henriot menait joyeuse vie. Pour se livrer à tous les plaisirs et satisfaire ses goûts insensés, il jetait l'or à pleines mains, gaspillait sa fortune et ruinait sa santé. Il avait de nombreux courtisans qui, semblables à une bande de vautours tombant sur une proie, lui faisaient

hommage de leur fausse amitié et l'accablaient de louanges outrées, afin d'avoir le droit de s'asseoir chaque jour à sa table et de puiser dans ses coffres-forts.

Imprévoyant comme tous les dissipateurs, M. Henriot dévorait en quelques semaines le revenu de plusieurs mois, et chaque année, sans qu'il parût s'en apercevoir, il attaquait fortement le capital. N'ayant jamais eu le courage de penser sérieusement à ses affaires, les plaisirs absorbant tout son temps, il les négligeait entièrement et les laissait entre les mains de gens peu scrupuleux qui, gaspillant de leur côté et le volant avec audace, semblaient s'entendre avec lui-même pour préparer sa ruine.

Ses plus belles propriétés étaient déjà hypothéquées pour des créances considérables, lorsque deux vais-

seaux sur lesquels il avait de nombreuses actions périrent dans une tempête. Cet événement acheva de le perdre. Ses créanciers mirent la main sur tout ce qu'il possédait.

Un jour, de grandes affiches roses annoncèrent aux Bordelais que les biens, meubles et immeubles de M. Henriot allaient être vendus aux enchères publiques par autorité de justice.

Au jour indiqué, une foule compacte se pressait dans les appartements du magnifique hôtel de M. Henriot. Encore un instant et il ne possédera plus rien, des mains étrangères vont se partager ses dépouilles.

« Celui qui ne sait pas soulager la misère d'autrui, mérite d'en être un jour accablé, » avait dit le mendiant.

Parmi les personnes qui attendaient l'heure de la vente, on eût

pu remarquer Adolphe Henriot. Pourquoi sa présence en ce moment dans la maison de son cousin ? Venait-il insulter à son malheur et se réjouir de son désastre ?

Non, sans doute, car cela eût été indigne de son noble cœur.

Que voulait-il, alors?

Un portrait de son oncle, qu'il avait tant aimé, allait être vendu. Il ne voulait pas le voir passer dans des mains étrangères et il était là pour faire cette seule acquisition.

Cependant la vente ne commençait pas. Les notaires, les clercs et les crieurs étaient à leur poste. Dans la foule, sur la plupart des visages, se peignait l'impatience. Un bruissement vague se fit entendre, augmenta progressivement et finit par éclater en cris tumultueux.

Chacun se demandait :

— Que se passe-t-il?

IV

Soudain, on vit entrer un avoué accompagné d'un vénérable vieillard. Le bruit cessa immédiatement. Un silence solennel s'établit.

Alors l'avoué prit la parole.

— Messieurs, dit-il d'une voix sonore, la vente n'aura pas lieu; les créanciers sont tous désintéressés et l'acquisition générale des biens a été faite par M. Antoine Henriot, de Batavia, au nom de son neveu, M. Adolphe Henriot.

Ces paroles furent suivies d'un murmure d'étonnement.

On vit alors un homme s'élancer vers le vieillard. C'était Adolphe Henriot. Il venait de reconnaître le mendiant qui avait joué pour lui le rôle de la Providence.

Devant tout le monde l'oncle et le neveu s'embrassèrent avec effusion.

— Demain, la Providence y pourvoira, dit le vieillard, répétant les paroles d'Honorine.

De grosses larmes coulaient le long de ses joues.

La foule émue sortit lentement de l'hôtel.

Antoine Henriot ne s'était jamais marié. Il avait amassé dans les colonies une fortune de plusieurs millions. Désirant revoir sa famille et passer tranquillement ses derniers jours au milieu d'elle, il avait réalisé ses biens et était arrivé en France suivi de plusieurs vaisseaux auxquels il avait confié ses richesses.

Il apprit la mort de ses deux frères, et lorsqu'il connut la position si différente de ses neveux, il éprouva une douloureuse surprise.

Certes, la fortune ne sourit pas a

tout le monde et elle ne favorise point également les membres d'une même famille; mais ce qu'il ne put admettre, c'est que les deux cousins, habitant la même ville, fussent devenus étrangers l'un à l'autre. Pourquoi, lorsque l'un jouissait d'une immense fortune, l'autre était-il dans la misère?... Le riche avait donc dédaigné et repoussé son parent malheureux.

Il voulut tout savoir. Afin de juger par lui-même il se présenta chez son neveu Antoine. Nous savons comment il fut accueilli.

— Mon filleul est un méchant, pensa-t-il; il court vers sa ruine, je pourrais facilement l'arrêter au bord de l'abîme, mais je ne me reconnais pas ce droit, car ce serait m'opposer au châtiment que Dieu lui réserve.

Il laissa venir la punition du riche et ne se montra que pour ré-

compenser le pauvre qui avait su souffrir dignement.

Antoine Henriot quitta Bordeaux; il eût craint de paraître devant son oncle, qu'il avait chassé de sa maison, le croyant pauvre. Au bout de quelques années, il mourut dans un état très-misérable, repoussé par tous ceux qui, autrefois, l'avaient appelé leur ami.

Le vieillard passa ses derniers jours entouré de l'affection de ceux qui lui devaient leur bonheur.

Adolphe Henriot a su mériter l'estime et la considération de ses concitoyens; il est aujourd'hui un des notables de la ville de Bordeaux. Mais il n'a pas oublié qu'il fut pauvre et malheureux.

FIN.

